

Fantômette et la lampe merveilleuse

Chaulet, Georges

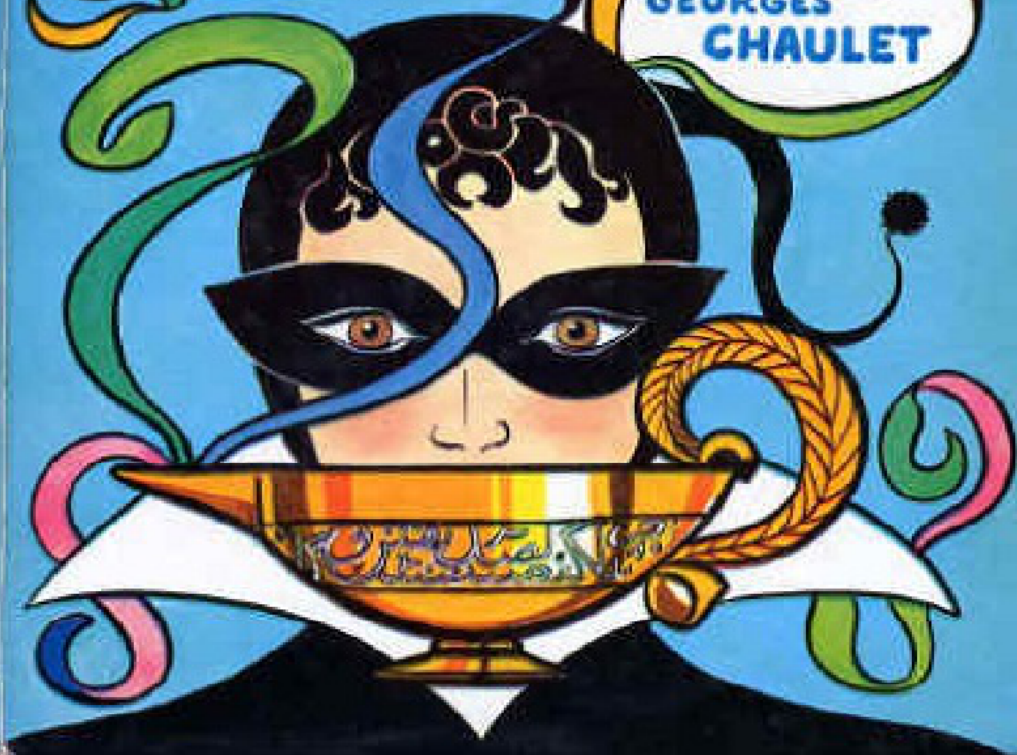
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FANTÔMETTE

ET LA
LAMPE MERVEILLEUSE

PAR
GEORGES
CHAULET



GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE ET LA LAMPE MERVEILLEUSE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



305 HACHETTE

FANTÔMETTE

ET

LA LAMPE MERVEILLEUSE

par Georges CHAULET

*

DES millions de spectateurs regardent à la télévision un reportage en direct.

Un vol est commis sous leurs yeux! Parmi eux se trouve l'intrépide Fantômette, la jeune héroïne qui pourchasse sans répit les bandits et les malfaiteurs.

La voilà lancée dans une aventure fort mouvementée. Elle découvre une lampe magique à laquelle s'intéressent certains individus suspects.



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. ***Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969**
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971

18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979

40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Août
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009

TABLE

1. Des millions de témoins
2. Glaces à la vanille
3. L'enlèvement
4. En piste!
5. L'organisation F.I.L.O.U.
6. Dans la malle
7. La lampe de cuivre
8. Pas de champagne pour Johnny
9. Le secret de la lampe
10. L'émission de TV
11. Les violettes
12. Évasion
13. Mahmoud



CHAPITRE PREMIER

Des millions de témoins

Fantômette mit en marche le téléviseur. C'était l'heure des informations. On vit apparaître sur l'écran le visage du présentateur qui annonça :

Mesdames et messieurs, vous savez que des troubles violents se sont produits hier en Turbanie, une des républiques du Proche-Orient. Des révolutionnaires ont tenté de renverser le gouvernement qui a vigoureusement réagi...

Fantômette bâilla en regardant le plafond. Encore un complot! Décidément, l'actualité ne variait jamais... Des révolutions, des accidents, des incendies ou des inondations... Les bonnes nouvelles étaient bien rares... Le speaker poursuivait :

Les comploteurs ont coupé toutes tes communications. Mais certains ressortissants français ont pu quitter la Turbanie quelques minutes avant la fermeture de l'aérodrome principal. Leur avion vient de se poser à Orly. Nous allons entrer en contact direct avec notre envoyé spécial, Œil-de-Lynx... À vous, Orly!

« Tiens! pensa Fantômette, je vais revoir ce cher Œil! Je ne savais pas qu'il était entré à la Télévision... »

Œil-de-Lynx, dont le vrai nom était Pierre Dupont, travaillait comme journaliste à *France-Flash*. En compagnie de Fantômette, il venait récemment de participer à la capture d'un brigand qui mettait au pillage la Savoie et le Dauphiné¹.

Le speaker disparut pour faire place à une vue panoramique de l'aérogare. De longs bâtiments en béton, en verre et en aluminium ; des camions-citernes énormes ; des trains de chariots porteurs de bagages... La caméra de télévision s'arrêta sur un avion qui venait de s'immobiliser. Le sifflement des réacteurs s'atténua, tandis qu'une

porte, s'ouvrait sur le flanc de l'appareil. L'échelle mobile fut avancée et mise en place. Une hôtesse de l'air s'encadra dans la porte, puis les voyageurs commencèrent à descendre...

Œil-de-Lynx apparut en gros plan, un micro à la main.

« C'est bien lui, murmura Fantômette, avec sa casquette et son costume à carreaux. Toujours habillé de la même manière! »



Il s'avança vers un passager, lui mit un micro sous le nez et demanda :

« Pouvez-vous me dire ce qui se passe exactement en Turbanie? »

Le passager était un homme brun, aux cheveux coupés en brosse derrière des lunettes, son regard était vif. Avec des gestes brusques qui trahissaient une grande nervosité, il répondit en quelques phrases rapides :

« Très simple. Le parti politique des Moustachus a tenté de prendre le pouvoir. On les appelle ainsi parce qu'ils portent tous une moustache. Hier matin, ils ont essayé de pénétrer dans Turbanople, la capitale, avec des chars de combat, en annonçant qu'ils allaient emprisonner tous les étrangers. J'ai préféré m'en aller au plus vite.

— Les passagers de cet avion sont donc partis précipitamment?

— Oui. C'était le seul appareil disponible, nous avons sauté dedans.

— Vous avez donc tout abandonné?

— Oh ! Moi, je n'avais pas grand-chose. Tous mes biens

tiennent dans la petite valise que j'ai à la main.

— Peut-on savoir ce que vous faisiez en Turbanie? Du tourisme, peut-être?

— Non. Je suis ingénieur des pétroles. Je faisais de la prospection.

— Je vous remercie beaucoup. »

Œil-de-Lynx s'éloigna de l'ingénieur et s'approcha d'une dame pour l'interroger. C'est alors qu'un fait extraordinaire se produisit.

Un homme portant une combinaison blanche de mécanicien surgit de derrière un camion-citerne, se précipita vers l'ingénieur, le bouscula, lui arracha sa valise et se sauva en courant!...

La soudaineté de cette intervention figea les passagers et les employés présents sur la piste. Mais Œil-de-Lynx ne perdit pas son sang-froid. Il commenta aussitôt :

« Mesdames, messieurs, il vient de se produire un incident non prévu au programme! Vous avez vu comme moi ce mécanicien, et je ne sais pas si... »

Soudain, l'écran devint noir. Quelques instants s'écoulèrent, puis le visage du présentateur des actualités revint sur l'écran. Il enchaîna :

« Mes chers téléspectateurs, je vous prie, de bien vouloir excuser cette interruption due à une cause encore inconnue. Dès que nous le pourrons, nous reprendrons le contact avec Orly. En attendant, nous allons voir où en est la situation internationale...

L'événement auquel Fantômette venait d'assister en direct s'était produit dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. Un vol avait été commis sous ses yeux, et sous ceux de quelques millions de téléspectateurs!



Car il s'agissait certainement d'un vol véritable, et non d'un reportage fantaisiste ou d'une émission publicitaire.

Elle entortilla pensivement une boucle de ses cheveux noirs sur son index et murmura :

« Il faut avoir un toupet infernal pour oser voler quelque chose devant une telle foule de témoins! À moins que ce quelque chose n'ait une valeur énorme... Je me demande ce que la valise de l'ingénieur pouvait bien contenir... »

Le journal télévisé se poursuivit normalement, puis, quelques minutes avant la fin, le présentateur annonça :

« On me signale que la liaison avec Orly vient d'être rétablie à l'instant même. Nous allons peut-être savoir ce qui s'est passé... À vous, Œil-de-Lynx! »

Le jeune reporter revint sur l'écran, en gros plan. Il semblait en proie à une vive agitation. Rapidement, il expliqua :

« L'interruption qui vient de se produire était due à la rupture du câble qui transmettait l'image à notre car de reportage. Ce câble a été coupé par une balle de revolver qu'un policier du service d'ordre a tirée en direction d'un voleur. Ceux d'entre vous qui étaient devant leur poste au début de ce journal ont pu voir un mécanicien vêtu de blanc se précipiter sur le passager que je venais d'interviewer. Il lui a arraché sa valise et s'est enfui par une des portes qui donnent accès à l'aérogare. Les policiers ont tenté de l'arrêter, mais l'homme a disparu dans les bâtiments. On est en ce moment à sa recherche, et il sera, probablement capturé d'ici quelques minutes... Vous aurez de plus amples détails lors du prochain journal. Mais je vois qu'il est maintenant temps de rendre l'antenne. Ici, Œil-de-Lynx, à vous les

studios! »

Le reporter disparut et le journal télévisé prit fin. Fantômette éteignit le posté et s'assit sur une table pour pouvoir balancer ses jambes, ce qui l'aida à réfléchir.

« Quel curieux événement! Le voleur a couru des risques énormes pour prendre cette valise! Dommage qu'Œil-de-Lynx n'ait pas révélé ce qu'elle contenait... Mais il est possible que l'ingénieur n'ait pas voulu le dire... Il faudra que je demande quelques éclaircissements à mon cher reporter. Cette affaire est vraiment bizarre... Et tout ce qui est bizarre m'intéresse. »

Elle descendit de sa table, ouvrit un meuble-bibliothèque, y prit une encyclopédie géographique et se plongea dans l'étude de l'article consacré à la Turbanie.



CHAPITRE II

Glaces à la vanille

« Allô! Oui, ici Œil-de-Lynx. »

Les appels téléphoniques se succédaient sans interruption. Œil-de-Lynx était le héros du jour. Héros involontaire, d'ailleurs. Si aucun voleur ne s'était manifesté à Orly, l'émission n'eût été qu'un reportage parmi tant d'autres...

Mais l'étrangeté du fait attira l'attention sur le jeune homme qui dut répondre à de multiples coups de téléphone lui demandant des détails sur l'affaire. Les magazines, les journaux de province espéraient obtenir des informations inédites, des *tuyaux* pour remplir leurs colonnes. Il commençait à être un peu agacé par ce téléphone qui l'empêchait de préparer une émission sur la Turbanie dont on venait de le charger. C'est d'un ton sec qu'il avait dit son nom. Il se radoucît aussitôt en reconnaissant la voix juvénile qui l'appelait.

« Fantômette! C'est bien vous, n'est-ce pas?

— Mais oui, c'est moi. Nous ne nous sommes pas revus depuis que nous chassions le brigand dans les Alpes, n'est-ce pas?

— Oui, en effet. Je suis très heureux d'avoir de vos nouvelles... Vous faites toujours des enquêtes?

— Toujours, mon cher Œil. Et j'en vois une belle en perspective.

— Ah! Vous êtes au courant de l'affaire d'Orly ?

— Oui, j'ai vu votre reportage.

— Et ça vous intéresse?

— Bien sûr!

— Parfait! Où peut-on vous voir?

— Au square Caquet-Rabattu. J'y serai dans une demi-heure.

— D'accord, moi aussi. »

Il raccrocha, sortit sa pipe, la bourra et ralluma avec un sourire. Ainsi donc, Fantômette elle aussi s'intéressait au vol. C'était une confirmation de ce qu'il soupçonnait déjà : l'affaire était importante. Oui, si la fameuse aventurière avait pris la peine de lui téléphoner, c'est qu'elle avait flairé une bonne piste.

Il enfila prestement son veston, accrocha d'un coup sec sa casquette à carreaux sur son crâne, dégringola les escaliers et sortit en coup de vent de l'immeuble de la télévision. Une antique 2 CV cabossée l'attendait. Il fit rugir le moteur et s'élança dans les encombrements. Une demi-heure plus tard, il eut la chance de trouver une place libre pour garer sa casserole ambulante près du square Caquet-Rabattu. Il franchit la grille du petit parc animé par une multitude de garçons et de filles qui couraient, se poursuivaient ou gesticulaient en poussant des cris d'une prodigieuse intensité. Il regarda autour de lui, cherchant Fantômette dans cet essaim bourdonnant. Peut-être n'était-elle pas encore arrivée...



Il allait rallumer sa pipe qui s'éteignait régulièrement toutes les trente secondes, quand il entendit une voix dans son dos : « Ohé ! Une glace à la vanille, ou une à la fraise ? »

Fantômette lui tendait deux cornets.

Œil-de-Lynx sursauta.

« Fantômette ! Je ne vous avais pas reconnue... Vous ne mettez donc plus votre masque et votre cape noire ? »

— Pas en ville, mon cher Œil-de-Lynx. »

La jeune héroïne portait un pantalon fuseau écossais rouge et noir, un pull cachemire et un fichu à carreaux noirs et blancs. Ses yeux

étaient cachés derrière des lunettes de soleil carrées. Œil-de-Lynx choisit la glace à la vanille, et désigna un banc.



« Asseyons-nous. Si je comprends bien, vous voulez m'interviewer?

— Oui. Renversons les rôles. Pour une fois, c'est à vous que l'on posera des questions. Dites-moi, cette émission, ce n'était pas du chiqué?

— Non, pas du tout. C'est bien un vol réel qui s'est produit. Le faux mécanicien a pris la valise de l'ingénieur Coquetier et s'est enfui.

— On l'a arrêté?

— Non. Les policiers lui ont tiré dessus... Ou plus exactement, ils ont mitraillé notre car de reportage, et ils ont poursuivi le bonhomme dans l'aérogare, mais sans pouvoir le rattraper. Il a sauté dans une voiture qui l'attendait et s'est enfui vers Paris.

— Et cette voiture, a-t-on relevé son numéro?

— On n'en a pas eu le temps. Mais tout de même, il sera peut-être possible de la retrouver. En démarrant, elle a failli renverser une hôtesse de l'air qui a l'habitude de faire des rallyes automobile, et qui s'y connaît très bien en mécanique. Elle a repéré le modèle de la voiture.

— Ah! Voilà qui est intéressant... Et qu'est-ce que c'est, cette auto?

— Une Tigra. Une nouvelle marque encore peu répandue. Il n'en existe que quelques dizaines d'exemplaires, et il sera facile d'en connaître les propriétaires. »

Fantômette réfléchit un instant en suçant sa glace. Elle demanda : « Et l'ingénieur Coquetier, qu'a-t-il dit ? »

— Il ne comprend pas pourquoi on lui a volé sa valise. Elle ne contenait, paraît-il, que des affaires personnelles. Quelques objets qu'il a pris en hâte avant de sauter dans l'avion.

Le commissaire Bourru est en train de l'interroger. »

Fantômette continuait de déguster sa glace d'un air pensif. Les cris et les mouvements qui agitaient l'air autour du banc ne semblaient pas troubler sa méditation. Elle reprit : « Et vous ? Vous avez bien une opinion sur cette affaire ? Vous étiez au premier rang pour voir ce qui s'est passé... »

— Oui, j'ai suivi les événements de près, mais cela ne m'avance à rien. J'ai interrogé d'autres passagers de l'avion, mais ils ne connaissaient pas le voleur. Ils ont d'ailleurs bien d'autres soucis en tête ! Ils viennent de quitter un pays en pleine révolution pour se réfugier ici, et leur premier soin est de trouver un logement... »

— Oui, je comprends. Donc, personne n'a aucune idée sur le mobile de ce vol ?

— Non, personne. Mais vous ? »

Fantômette eut un petit rire.

« Moi ? Oh ! Je vois déjà trois ou quatre explications... »

— Allons donc !

— Mais si ! Tenez, mon cher, supposez par exemple... »

Elle termina le restant de sa glace à la fraise, croqua un petit bout du cornet et dit : « L'ingénieur Coquetier a prétendu qu'il n'y avait rien d'important dans sa valise, mais cela pourrait être faux. Imaginons qu'elle ait contenu... disons de l'or, de l'opium ou quelque produit de ce genre qui aurait pu être saisi par la douane... »

— Bien, imaginons. Alors ?

— L'ingénieur a un complice déguisé en mécanicien qui est, de plus, un champion de course à pied. Ce champion prend le risque de franchir le barrage des douaniers et des policiers. S'il réussit — et c'est ce qui est arrivé — l'ingénieur peut toujours nier avoir transporté le moindre objet de valeur.

— Évidemment. Mais c'eût été bien risqué... »

— Il y a une autre explication. La valise ne contenait rien et le voleur s'est trompé de victime. Il devait prendre la valise d'un autre passager... »

Le journaliste hochait la tête : « Tout cela me paraît bien nébuleux... Pour savoir à quoi s'en tenir, il faudrait retrouver le voleur ou la valise. Pour l'instant, le seul indice est cette Tigra. Le commissaire Bourru a dit que nous n'avons pas à nous en occuper et qu'il se chargerait lui-même de la retrouver. Il n'a Bailleurs pas l'air très commode, ce commissaire... En tout cas, il faut attendre. »

— Attendre? Ah! Mon cher Œil, je n'aime pas beaucoup ça! Je n'ai pas de temps à perdre, moi! Je préférerais interroger l'ingénieur Coquetier.

— Vous croyez qu'il vous en dira plus qu'aux autres?

— Peut-être. Savez-vous où il se trouve, en ce moment?

— Il a vaguement parlé de s'installer à l'*Hôtel d'Orient*. »

Fantômette croqua le bout pointu du cornet.

« Allons-y! »

Les deux enquêteurs sortirent du square, montèrent dans la pétaradante voiture et suivirent le flot de la circulation. Dix minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant l'*Hôtel d'Orient*.



CHAPITRE III

L'enlèvement

Œil-de-Lynx gara son véhicule devant l'entrée de l'hôtel, entre une voiture et une camionnette grise. Au bureau de réception, il demanda à un employé si l'ingénieur se trouvait là. « M. Coquetier? Oui, il est descendu chez nous. Voulez-vous que je le prévienne de votre arrivée?

— S'il vous plaît Dites-lui que le reporter Œil-de-Lynx voudrait le rencontrer de nouveau.

— Je vais l'avertir. Mais je ne sais pas s'il reçoit des visites ; il doit être occupé à s'installer. Deux porteurs sont en train de lui livrer ses bagages. Enfin, nous allons bien voir... »

L'employé décrocha le téléphone, appuya sur un bouton qui déclenchait une sonnerie dans la chambre de l'ingénieur. Attente. Fantômette murmura à l'oreille de son compagnon : « Des bagages, il ne devrait pas en avoir beaucoup, puisqu'il n'avait qu'une valise, et qu'on la lui a volée...

— En effet. Mais il a dû acheter le nécessaire depuis... »

L'employé appuya de nouveau sur le bouton.

« Il ne répond pas. »

À cet instant, deux commissionnaires vêtus de bleu débouchèrent dans le hall. Ils portaient une grande malle qui semblait assez pesante. L'un d'eux, un grand maigre à petite moustache, interpela le réceptionnaire : « Il y a erreur! Notre fiche de livraison était mal écrite... Ce n'est pas M. Coquetier à l'*Hôtel d'Orient*, c'est M. Coquelin à l'*Hôtel d'Occident*...

— Ah! Bon... »

Les deux livreurs sortirent. Œil-de-Lynx fronça le sourcil.

« C'est tout de même curieux, qu'il ne réponde pas!... Il faudrait

aller y voir... Dans quelle chambre est-il?

— Au deuxième, numéro 208 », dit l'employé de la réception.

Dédaignant l'ascenseur, Fantômette et le reporter grimpèrent l'escalier à toute allure jusqu'au second étage. Ils s'engagèrent dans un couloir, trouvèrent la porte 208. Fantômette frappa.

Aucune réponse.

Elle appuya sur la poignée de la porte, ouvrit et étouffa une exclamation « Barbe à papa! Que s'est-il donc passé ici? »

Un ouragan semblait avoir traversé l'appartement. Les chaises étaient renversées, un vase avait éclaté en morceaux ; un rideau pendait, à moitié arraché d'une fenêtre dont un carreau était brisé.

« On s'est battu ici, ma parole!

— On dirait, oui. »

Rapidement, les deux enquêteurs visitèrent l'appartement. Toutes les pièces étaient vides. Aucune trace de l'ingénieur Coquetier. Œil-de-Lynx remonta sa casquette en arrière pour se gratter le crâne.



« Je n'y comprends rien!

— Mais si! dit Fantômette, c'est bien simple. *L'ingénieur vient d'être enlevé.* Il s'est débattu, d'où, ce désordre...

— Enlevé? Mais par qui?

— Par les deux commissionnaires que nous avons croisés dans le hall. Ils l'ont fourré dans la malle. Redescendons, vite! »

Ils descendirent l'escalier à toute allure, demandèrent au réceptionnaire : « Les deux livreurs sont partis?

— Oui, dans leur camionnette. Mais... »

Ils sortirent en courant, remontèrent dans la 2 CV et

démarrèrent à toute allure. Œil-de-Lynx fit la grimace.

« Avec ma boîte de conserves, nous n'avons aucune chance de les rattraper! Ils ont déjà trois ou quatre minutes d'avance...

— Essayons tout de même. »

La circulation, extrêmement dense, ne permettait pas les dépassements. Les voitures avançaient à la queue leu leu, comme les wagons d'un train. Au bout d'une dizaine de minutes, il fut évident que la camionnette ne pouvait pas être rattrapée. Fantômette se résigna à abandonner la poursuite.

« Inutile d'insister. Allons plutôt téléphoner au commissaire Bourru pour lui demander où il en est de son enquête. Tenez, il y a une cabine ici et une place libre pour vous arrêter. »

Ils stoppèrent, entrèrent dans la cabine, Œil-de-Lynx prit son calepin pour chercher le numéro. Fantômette l'interrompit : « ROBINet 58-96.

— Comment, vous savez son numéro par cœur?

— Des numéros de téléphone, j'en connais au moins une centaine. »

Au bout du fil, le commissaire aboya :

« Quoi? Qu'est-ce que c'est? Le journaliste Œil-de-Lynx.

— Ah! Encore vous... Je suis tout le temps dérangé par des journalistes et des reporters... Désolé, mais je n'ai pas le temps de vous écouter! »

Et il raccrocha. Œil-de-Lynx fit la grimace.

« Il m'a l'air d'être un peu énervé, en ce moment!

— Attendez, je vais l'appeler, moi! » Elle composa le numéro, attendit.

Quand la communication fut de nouveau établie, elle dit d'une voix suave : « Allô! Cher commissaire, je suis une de vos admiratrices et je souhaiterais que vous me donniez un tout petit renseignement... »



« Allô! Cher commissaire, je suis une de vos admiratrices. »

À l'autre bout du fil le commissaire Bourru se radoucît. Il demanda avec complaisance :

« Un petit renseignement? Avec plaisir... A qui ai-je l'honneur de parler?

— A Fantômette. »

Il sursauta et faillit lâcher l'écouteur. « Fantômette? Allons donc! C'est une plaisanterie?

— Cher monsieur, Fantômette ne plaisante jamais quand elle travaille. Cela dit, je vous signale que l'ingénieur Coquetier vient d'être enlevé à l'hôtel d'Orient. Je ne vous oblige pas à me croire, mais il vous suffira de passer un coup de fil à l'hôtel pour avoir la confirmation de ce que je vous dis.

— Diable! Ce que vous m'annoncez là est très grave... L'affaire est encore plus importante que je ne le croyais... »

Il resta silencieux quelques secondes, puis reprit :

« Quel était donc le renseignement que vous vouliez me demander?

— Je voulais savoir si l'on avait retrouvé le propriétaire de la Tigra?

— Oui. La voiture était vert foncé, et il n'y a dans notre pays qu'une seule Tigra de cette couleur. Elle appartient à une ambassade.

— Ah! Et de quel pays?

— La Turbanie. »

L'ambassade de Turbanie! Le pays que l'ingénieur venait de quitter précipitamment. Le voleur faisait-il partie du personnel de l'ambassade?

Fantômette poursuivit :

« Monsieur le commissaire, je voudrais que vous me rendiez un petit service... Est-ce possible?

— Ma foi, vous avez fait si souvent arrêter des malfaiteurs, que je ne peux guère vous refuser... De quoi s'agit-il?

— Je voudrais connaître le propriétaire d'une camionnette grisée immatriculée 1375 QH 75. Vous voyez, je m'intéresse beaucoup aux voitures, en ce moment. Je vous rappellerai dans un moment. »



Elle raccrocha. Ébahi, Œil-de-Lynx poussa un cri de surprise.

« Eh bien! On peut dire que vous avez du flair! Vous aviez donc repéré le numéro de la camionnette qui stationnait devant l'hôtel?

— Oui, vous voyez.»

— À quel moment?

— Pendant que vous étiez occupé à manœuvrer pour vous garer.

— Mais vous ne pouviez pas prévoir que cette camionnette allait servir à un enlèvement!

— C'est exact. Mais quand je me lance dans une enquête, je note tous les détails. Et puis, j'ai la manie de retenir tes numéros. Et pas seulement les numéros de téléphone.

— C'est extraordinaire!

— Pas du tout! Vous vous souvenez de la fameuse affaire du train postal qui a eu lieu en Angleterre il y a quelques années?

— Les trois milliards envolés? Bien sûr.

— Certains des voleurs ont été arrêtés, parce qu'ils circulaient dans une voiture dont le numéro avait été noté par un jeune boy-scout. Lui aussi avait la manie d'inscrire les immatriculations des autos². »

Ils sortirent de la cabine, dans laquelle l'air était étouffant.

Le journaliste proposa de prendre un rafraîchissement.

« Bonne idée, dit Fantômette, maintenant j'ai envie d'une glace à la vanille. »

Ils s'assirent à une terrasse, et le reporter fit le point de la situation.

« En somme, nous pouvons maintenant chercher dans deux directions. D'une part, la camionnette qui a servi à enlever l'ingénieur,

d'autre part la Tigra verte de l'ambassade de Turbanie, qui a été utilisée par le voleur de la valise.

— Oui, cela nous fait deux pistes. Mais le commissaire ira peut-être enquêter à l'ambassade? »

Œil-de-Lynx eut un geste de doute.

« Je ne suis pas certain que l'on permette au commissaire Bourru d'aller fourrer son nez dans l'ambassade de Turbanie. Cela risquerait de créer des complications diplomatiques avec un pays en pleine révolution...

— Pourtant, dit Fantômette, c'est ce qu'il faudrait faire si l'on veut tirer cette affaire au clair. On pourrait savoir si les deux faux livreurs sont au service de l'ambassade.

— Vous avez raison. J'ai bien envie de tenter la chose... Oui, la solution doit être quelque part dans l'ambassade... »

Fantômette sourit

« En admettant que l'ambassade de Turbanie ait organisé l'enlèvement de l'ingénieur, croyez-vous qu'on vous laissera fouiner dans les coins, ouvrir les tiroirs et fouiller dans les dossiers? Allons donc!...

— Ah! Je sais bien que l'enquête risque d'être difficile... Mais je vais toujours essayer d'interroger l'ambassadeur.

— Bon, essayez. Pendant ce temps, je suivrai l'autre piste, celle de la camionnette. Maintenant, je vais rappeler le commissaire Bourru. Nous allons voir s'il a des nouvelles de cette camionnette. »

Ils entrèrent de nouveau dans la cabine, obtinrent tout de suite la communication avec le commissaire. La camionnette provenait d'une entreprise de location de voitures, les établissements Lecomte-Harbourg.

« Je vais m'en occuper, dit Fantômette au reporter. Je vous passerai un coup de fil s'il y a du nouveau. Disons à neuf heures.

— Entendu. »

Ils se séparèrent, sans se douter qu'ils allaient vivre dans les heures suivantes des aventures extraordinaires.





CHAPITRE IV

En piste!

Œil-de-Lynx mit le cap sur l'ambassade de Turbanie. Elle était située dans un hôtel particulier, au milieu d'un parc bordant le boulevard Charlemagne. Le départ opportun d'une grosse voiture américaine qui stationnait devant la grille laissa une place libre à la 2 CV.

Le reporter passa entre deux gardiens au teint de bronze, moustachus, qui se tenaient raides dans leurs uniformes rouge et or. Il traversa le parc où se faisait un va-et-vient actif de personnel ou de visiteurs, monta les degrés d'un perron de marbre et entra dans un vestibule où une foule de gens conversaient avec animation.

Tout de suite, Œil-de-Lynx repéra un de ses confrères, le journaliste Farinard, qui s'affairait avec, un magnétophone portatif. Il s'approcha, lui donna une tape familière sur l'épaule.

« Salut, Fari ! Tu es en service commandé? »

Farinard tourna la tête.

« Tiens ! Œil-de-Bœuf ! Comment va? Oui, j'essaie de glaner quelques bribes pour le journal. Mais il n'y a pas grand-chose d'intéressant. Et toi? Tu as retrouvé ton voleur d'Orly? »

— Non, pas encore. Je le cherche.

— Fais passer une petite annonce dans mon journal... Des fois, hein? »

Ils rirent, puis bavardèrent un moment, échangeant leurs impressions. Autour d'eux, le mouvement continuait. Les locaux étaient envahis par les familles des Européens séjournant encore en Turbanie. Des nouvelles contradictoires circulaient. Les uns disaient que le pays, était en état de siège. D'autres affirmaient que les frontières étaient encore ouvertes et que des avions allaient venir. Œil-

de-Lynx demanda à son collègue :

« Peut-on interroger l'ambassadeur? Je voudrais savoir si c'est bien une de ses voitures qui a servi au voleur. »

Farinard fit la moue.

« Il ne veut recevoir personne. J'ai vu la secrétaire qui s'est contentée de dire : « M. l'ambassadeur n'a rien à déclarer. » Si tu espères obtenir une interview, mon cher, tu peux toujours attendre jusqu'à la Saint-Glinglin. Tu n'y arriveras pas! »

Sans mot dire, Œil-de-Lynx inscrivit quelques lignes sur son calepin, arracha la feuille et la remit à un huissier en disant :

« Pour l'ambassadeur. Urgent. »

L'huissier disparut un instant et revint aussitôt pour annoncer au reporter :

« M. l'ambassadeur vous attend. Si vous voulez bien me suivre... »

Œil-de-Lynx lança un regard triomphant à son collègue stupéfait et entra dans le bureau de l'ambassadeur, Son Excellence Ali Babouch.

Le bureau était décoré dans le style mauresque. Boiseries incrustées d'or, de nacre et d'ivoire disposés en motifs géométriques de forme octogonale Tapis de Perse. Suspendu au plafond par une chaîne, un lustre de cuivre ouvragé. Dans une niche, un brûle-parfum d'argent massif. Derrière une lourde table décorée de mosaïques se tenait Ali Babouch.

Cet homme, on aurait pu le dessiner au compas. Tête sphérique et chauve, yeux ronds, ventre circulaire. Sur des lèvres épaisses, un sourire perpétuel.

Il inclina la tête vers le reporter, le considéra un moment avec un regard noir, perçant, et demanda d'un ton doux et doux :

« Cher monsieur, vous avez donc des nouvelles à me communiquer au sujet de l'ingénieur Coquetier? Je lis sur votre petit papier qu'il vient d'être enlevé... Est-ce possible?

— Oui, j'ai assisté moi-même à cet enlèvement.

— Vraiment? Vous êtes un excellent reporter, cher monsieur. Toujours présent lorsqu'un événement se produit, à ce que je vois?

— Je fais mon métier, monsieur l'ambassadeur.

— En effet, en effet. Mais puisque vous êtes si bien renseigné, vous connaissez peut-être l'auteur de cet enlèvement?

— Deux hommes qui n'ont pas jugé bon de laisser leur carte de visite. »

Ali Babouch frotta sa joue gauche avec la lame d'un coupe-papier sur le manche duquel figurait la déesse Isis, puis demanda, de sa même voix mielleuse :

« Aviez-vous, cher monsieur, quelque autre communication à

me faire?

— Simplement une question à vous poser. L'homme qui a volé la valise de l'ingénieur Coquetier s'est enfui dans une voiture de votre ambassade. Est-ce exact? »



Ali Babouch eut un sourire qui découvrit une rangée de dents en cinémascope.

« Décidément, ce cher ingénieur a eu bien des ennuis, aujourd'hui, n'est-ce pas? Cela arrive, parfois.... Il y a des gens prédisposés aux catastrophes... Que disiez-vous donc? Ah! Oui, la voiture... Il est vrai qu'une de nos voitures se trouvait à Orly ce matin, puisque mon attaché était allé accueillir les personnalités venues par l'avion. Mais le voleur ne l'a pas utilisée.

— Cependant, le commissaire Bourru a affirmé...

— Le commissaire s'est trompé, »

L'ambassadeur se leva, faisant entendre de la sorte que l'entretien était terminé. Œil-de-Lynx n'insista pas. Il prit congé et sortit de l'ambassade.

Comme il traversait le jardin, son regard se posa sur une longue automobile verte qui stationnait en bordure d'une allée.

« La Tigra! Le voleur l'a donc ramenée? Ou alors, il l'a abandonnée, et la police l'a récupérée?... À moins que l'ambassadeur n'ait dit vrai... »

Le reporter s'approcha du véhicule en fit le tour, examina l'intérieur, posa la main sur la poignée de la porte, ouvrit. Peut-être

aurait-il la chance de trouver un indice laissé par le voleur, une trace de son passage? Il examina les sièges avant, se pencha pour glisser la main sous la banquette arrière, puis ouvrit le vide-poches incorporé dans le tableau de bord. Il allongea la main pour y prendre une liasse de papiers et s'immobilisa.

« Qu'est-ce que vous faites là-dedans? »

Un garde haut et, large comme un distributeur automatique de confiseries se tenait derrière lui, dans son uniforme rouge galonné. Le reporter se releva, ouvrit la bouche pour fournir la première explication qui lui viendrait à l'esprit, et fit « Ouf! »

Le garde venait de lui lancer son poing dans l'estomac, en grognant :

« Nous n'aimons, pas les curieux et les indiscrets. Filez d'ici en vitesse! »

Plié en deux, Œil-de-Lynx dut attendre un bon moment avant de retrouver son souffle. Quand il y parvint, un deuxième garde était là, aussi imposant que le premier. Tous deux l'escortèrent jusqu'à la sortie.

Penaud et mécontent, il revint vers sa voiture, et s'arrêta en poussant une exclamation de surprise rageuse ; les pneus étaient à plat... Crevés tous les quatre!

Il tourna la tête vers les deux gardes restés à l'entrée. Ils l'observaient avec des sourires ironiques. Le reporter se mordit les lèvres.

« Inutile de chercher qui a fait le coup!... »

Le front sombre, la tête enfoncée dans les épaules et les mains dans les poches, l'infortuné reporter se mit à la recherche d'un garage.

*

**

La rue des Chats-Échaudés serpente à travers les tristes bâtisses, aux murs noircis par les fumées de mazout, d'un quartier industriel. Des usines en forment la majeure partie, ainsi que des ateliers ou des entrepôts. Il y a là tout un monde de machines, de moteurs, de ferraille. Un long mur gris porte une inscription peinte, à demi effacée : *Établissement Lecomte-Harbourg, Location de voitures.*

Fantômette poussa une porte de tôle, entra dans une cour où étaient garées une demi-douzaine d'automobiles. Un homme en blouson de cuir s'approcha :

« Vous cherchez quelqu'un, mademoiselle? »

— Oui, je voudrais voir le patron.

— C'est moi. À quel sujet?

— Vous avez bien loué une camionnette grise, aujourd'hui?

— Oui. Pourquoi?

— J'aimerais savoir à qui? » L'homme fronça un sourcil et grommela :

« Dites donc, ça vous regarde, à qui je l'ai louée? Depuis quand les gamines se mêlent-elles de mes affaires? »

Fantômette répondit sèchement :

« Écoutez, je n'ai pas le temps de discuter. Vous me donnez le nom de votre client, ou j'alerte la police. »

L'homme sursauta.

« La police? Mais pourquoi donc?

— Des malfaiteurs se sont servis de votre camionnette pour faire un enlèvement. Si vous voulez rester en dehors de cette affaire, aidez-moi. Sinon, je vous laisserai vous débrouiller avec le commissaire Bourru. »



Le loueur ne tenait sans doute pas à voir Bourru mettre son nez dans ses affaires, car après une seconde de réflexion, il fit entrer la jeune fille dans une petite baraque en planches mal jointes, parée du titre de « Bureaux de la Direction ». Il consulta un registre imprégné de cambouis, posa un doigt sale sur une ligne.

« Voilà. J'ai loué la camionnette à un client qui est venu au début de l'après-midi. Il s'appelle Jean Durand, 31, rue des Beignets.

— Vous avez vu sa carte d'identité?

— Ben... non. Je ne la demande jamais. À quoi bon?

— C'est justement dans un cas comme celui-ci que ça serait utile. Enfin, on verra. Je vous remercie.

— Mais... Ma camionnette n'est pas encore rentrée... Je vais la récupérer?

— Je n'en sais absolument rien, mon cher monsieur! »

Elle quitta les établissements Lecomte-Harbourg, longea la rue des Chats-Échaudés jusqu'à une place ronde où un gardien de la paix flânait en contemplant la circulation. Il renseigna Fantômette.

« La rue des Beignets? C'est la deuxième à droite. »

Elle suivit l'indication, longea la rue sur toute sa longueur et constata qu'elle s'arrêtait au numéro 29. Le 31 n'existait pas.

« Je m'en doutais. Fausse adresse et faux nom évidemment. Je n'ai plus de piste, maintenant. Il va être difficile de retrouver les ravisseurs de l'ingénieur Coquetier. Que faire? Dans quelle direction chercher? Ah! Je n'aime pas être arrêtée comme ça au milieu d'une enquête! Il faut trouver une solution... Voyons... Mettons-nous à la place des bandits... Je veux enlever l'ingénieur... Quelle est la marche à suivre? »

Un banc se présenta, sur lequel elle s'assit, pour mieux réfléchir.

« Tout d'abord, je cherche à savoir dans quel hôtel l'ingénieur est descendu. Ça, c'est facile, puisqu'il l'a dit à l'aérodrome. Quand je sais qu'il est à l'hôtel d'Orient, je loue une camionnette... Bon. Ensuite, que me faut-il? » Elle fit claquer ses doigts.

« J'y suis! *Une malle!* Il me faut une malle pour le mettre dedans. Celle que les commissionnaires portaient avait l'air toute neuve! Ils venaient de l'acheter... »

Oui, mais où? Des boutiques vendant des malles et des valises, il devait en exister des quantités! Il faudrait les visiter toutes...

Fantômette réfléchissait, entortillant une boucle brune autour d'un doigt.

« Non, cette boutique ne peut être bien loin. Les bandits ont loué leur camionnette dans le quartier, ils ont indiqué une fausse adresse dans une rue de ce même quartier. Il est probable qu'ils habitent par ici. Donc, il faut trouver un marchand de valises dans le coin... »

Elle n'eut pas à chercher longtemps. En levant les yeux, elle pouvait apercevoir, de l'autre côté de la place, une enseigne lumineuse bleue traçant le mot *Voyages*. Sur le trottoir, on apercevait des piles de valises, et dans la vitrine, des articles de maroquinerie. Elle fit le tour de la place, entra dans la boutique et inventa sur-le-champ une fable qu'elle débita à la vendeuse : « Mon papa m'envoie vous commander une malle comme celle que vous avez vendue à notre voisin, ce matin.

— Ah! Comme celle de M. Baratino? Bon, très bien... Vous habitez aussi rue Caroline, alors?

— Oui, rue Caroline. »

Fantômette avait son renseignement. Baratino, rue Caroline. Un sourire se dessinait sur ses lèvres lorsqu'elle sortit de la boutique : l'enquête continuait. Elle murmura, satisfaite :

« Et maintenant, allons voir à quoi ressemble le dénommé Baratino! »





CHAPITRE V

L'organisation F.I.L.O.U.

Encore cinq minutes et je serai mort asphyxié! » Pensait l'ingénieur Coquetier.

D'après les bruits qui lui parvenaient à travers les parois de la malle et les secousses qu'il ressentait, il devait se trouver dans une voiture.

Après un temps qui lui parut interminable, le bruit cessa et la malle ne vibra plus. Le couvercle fut soulevé et une voix rude cria : « Descendez! »

L'ingénieur sortit de sa boîte et s'étira pour se dégourdir les membres. Il mit pied à terre, ôta ses lunettes pour les essuyer, les remit sur son nez et regarda autour de lui. Il se trouvait dans un garage en sous-sol, aux murs de béton. Au fond, un établi couvert d'outils en vrac. Dans les coins s'entassaient des bidons d'huile vides, des vieux pneus. Près de la grande porte d'entrée se trouvait une chaise de fer.

Pendant que les deux faux commissionnaires retiraient leurs vêtements d'emprunt, trois autres personnages étaient apparus. Tous avaient des épaules de catcheurs poids lourd.

« Pose-toi sur cette chaise! » dit l'un d'eux.

L'ingénieur obéit en se demandant ce qui allait se passer. C'est alors qu'un nouvel individu apparut. Il était grand, vêtu de clair. Ses cheveux blonds étaient coupés en brosse et ses yeux bleus très clairs avaient la froideur de la glace. Il parla, avec un accent étranger dont on ne pouvait dire exactement s'il était américain, russe ou allemand : « Monsieur Coquetier, vous avez devant vous Johnny Baratino, directeur d'une entreprise d'exportation de machines. Vous devez vous douter pour quelle raison vous êtes ici? »

— Je l'ignore totalement. »

Johnny Baratino eut un léger sourire.

« Très bien. Je vois qu'il faut, comme on dit, mettre les points sur les i. Vous êtes ici pour nous remettre une certaine lampe de cuivre à laquelle nous tenons beaucoup. »

L'ingénieur pâlit, avala sa salive et demanda à voix basse : « Comment savez-vous qu'il s'agit d'une lampe? »

L'homme au regard bleu ricana : « Ali Babouch nous a tout dit. »

Coquetier sursauta. « L'ambassadeur? Impossible, il n'était pas au courant!

— Mais si, mais si. En Turbanie, vous aviez un jeune serviteur nommé Mahmoud, n'est-ce pas?

— Oui. Un brave garçon qui me sert fidèlement depuis six mois. Pourquoi?

— Eh bien, le brave garçon en question sert Ali Babouch, encore plus fidèlement, depuis trois ans au moins.

— Hein?

— Mais oui, cher monsieur Coquetier. Il y avait près de vous un espion payé par le gouvernement de Turbanie, Chacun de vos gestes était surveillé. »

Il prit dans un étui d'or une cigarette, l'alluma et reprit : « Donc, résumons-nous.

« Son Excellence Ali Babouch sait que vous avez en votre possession une lampe d'une grande valeur qu'il cherche à obtenir. Un des hommes de l'ambassade a pris votre valise à l'aérodrome en croyant qu'elle s'y trouvait, mais cette valise était vide. Alors, Son Excellence m'a chargé de retrouver la lampe. Mon organisation est faite pour ce genre de recherches. La société F.I.L.O.U., autrement dit « **F**ilatures et **I**vestigations **L**ointaines **O**u **U**rbaines », se charge de retrouver n'importe qui ou n'importe quoi à n'importe quel endroit du monde, en un temps record. »



Il lança une bouffée de fumée vers le plafond du garage, mit les mains dans ses poches et précisa : « Pour atteindre les buts qu'elle se fixe, mon organisation emploie également *n'importe quel moyen*. Nous n'avons donc pas hésité à vous... déménager. Et je serais maintenant fort aise si vous consentiez à me dire où vous avez caché cette lampe.

»

L'ingénieur Coquetier avait repris son sang-froid. Il haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. »

Baratino fronça les sourcils et dit durement :

« Écoutez, mon bonhomme, il ne faudrait pas nous raconter d'histoires, hein? Votre valise était vide. Donc, vous avez caché la lampe ailleurs. Probablement dans une des poches de votre pardessus que vous teniez sur votre bras, à l'aéroport. N'est-ce pas? Ensuite, vous l'avez dissimulée quelque part. Où? Où est-elle maintenant? »

L'ingénieur ne dit mot. Johnny Baratino se tourna vers les faux commissionnaires : « Vous deux, êtes-vous sûrs d'avoir bien fouillé la chambre d'hôtel? Oui? Très bien. La lampe est donc ailleurs. »

Il sortit de nouveau son étui à cigarettes, constata qu'il était vide et ordonna à l'un de ses hommes d'aller lui acheter un paquet de blondes au tabac du coin. Puis il s'adressa de nouveau à l'ingénieur : « Parlez! Où est cette lampe? »

Silence.

« Je vous préviens que nous connaissons des moyens efficaces pour délier les langues. En voulez-vous un exemple? Tenez, la chaise métallique sur laquelle vous êtes assis en ce moment. Il suffit d'un bout de fil et d'une prise de courant pour la transformer en chaise

électrique. Amusant, n'est-ce pas? »

L'ingénieur restait silencieux.

« Non? Vous ne trouvez pas ça drôle, cher monsieur Coquetier? Eh bien, je vois que vous n'avez pas le sens de l'humour. Pourtant, je vous assure que *c'est à mourir* de rire, cette chaise! Ha! Ha! »

Ces manifestations de joie sinistre ne parvenaient pas à dérider l'ingénieur qui gardait une réserve méprisante. Baratino ordonna à ses hommes : « Attachez-le sur la chaise avec ce filin d'acier. »

Les *gorilles* s'empressèrent d'exécuter l'ordre de leur chef. En quelques secondes, le prisonnier se trouva ligoté sur son siège, qui fut relié par un fil à un tableau électrique. Baratino allait envoyer le courant en appuyant sur un interrupteur, quand le complice qui était sorti réapparut.

« Alors, Tony, tu as trouvé des cigarettes? Très bien. Tu reviens à temps pour assister à l'opération électrochoc! »

Baratino alluma une cigarette, souffla une bouffée de fumée au visage de l'ingénieur et demanda : « Pour la dernière fois, vous parlez, oui ou non? »



Baratina souffla une bouffée de fumée au visage de l'ingénieur.

Coquetier s'enferma dans son mutisme. Exaspéré, Baratino s'écria : « Tant pis pour toi! Tu l'auras voulu, mon bonhomme! Gare aux étincelles! »

Et il avança la main vers l'interrupteur.

C'est alors qu'une lampe rouge se mit à clignoter au plafond. Le chef interrompit son geste.

« Oh! Quelqu'un vient d'entrer dans le sous-sol... Tony, va voir ce que c'est!... »

Tony glissa la main dans son veston pour s'assurer que son pistolet était bien en place et quitta le garage. Baratino s'adossa à la camionnette grise, tira sur sa cigarette et dit avec une satisfaction visible : « Vous voyez, mon cher ingénieur, que toutes nos précautions sont prises. Une mouche ne pourrait pas circuler dans cet immeuble sans déclencher un signal d'alarme. Ah! Mon organisation fonctionne sur des roulements à billes bien huilés... Mais aussi, quel travail pour monter cette entreprise! Depuis trois ans, je n'ai pas chômé! Oui, j'ai travaillé dur. »

L'ingénieur se décida à rompre le silence : « Travaillé, dites-vous? Je suppose que ce travail consiste à organiser des cambriolages ou des escroqueries? »

Baratino eut un petit rire.

« Il est vrai que l'activité de mes agents spéciaux ne se limite pas à des recherches ou des filatures. Mais ce que vous nommez cambriolage, je l'appelle transfert de fonds. Ce transfert se fait à mon profit, voilà tout... Ah! Revoici Tony... Eh bien? »

Tony écarta les bras en signe d'ignorance.

« Chef, je n'ai rien vu... »

— Comment? Rien! Pourtant la lampe rouge s'est allumée...

— C'est peut-être une souris...

— Pourquoi pas un chat? Il doit y avoir un faux contact quelque part. Il faudra s'en occuper. En attendant, poursuivons notre affaire... Vous ne voulez toujours pas nous dire où vous avez caché la lampe? Non? Eh bien, allons-y ! »

Il appuya sur l'interrupteur.

Immédiatement, les lumières s'éteignirent.

« Bon sang! Que se passe-t-il? » Rugit Baratino.

Dans le noir s'éleva la voix de Tony :

« Chef, j'ai l'impression que vous avez fait sauter les plombs, avec votre installation de chaise électrique...

— Mais non! Ça s'est éteint juste avant que j'appuie sur le bouton... Faites de la lumière! Quelqu'un a-t-il une lampe de poche ou des allumettes? »

Il se produisit quelques cliquetis métalliques, puis une sorte de choc assourdi, et Tony poussa un cri de douleur. Johnny Baratino cria : « Qu'êtes-vous donc en train de fabriquer, mille bons sangs! Elle vient, cette lumière, oui ou non? »

Un des agents spéciaux trouva son briquet et l'alluma, ce qui permit à Baratino de trouver le disjoncteur sur le tableau électrique, et de rétablir le courant. La lumière revenue, on put constater un phénomène qui arracha des cris de surprise aux bandits.

La chaise de fer était vide de tout occupant. Les liens de métal avaient été sectionnés, permettant ainsi à l'ingénieur de prendre la fuite. Sur le siège, une carte de visite portait un nom : *Fantômette*.





CHAPITRE VI

Dans la malle

Fantômette avait levé les yeux vers la façade de l'immeuble sur lequel était fixée une plaque de marbre noir ornée d'une inscription en lettres d'or : *Société F.I.L.O.U. Export-Import*.

« Si mes déductions sont exactes, c'est ici que l'ingénieur Coquetier doit être enfermé. Allons voir ça de plus près. »

Elle s'était approchée de l'entrée, fermée par une haute porte d'acier, massive, noire. En appuyant sur un bouton, elle pouvait la faire ouvrir. Mais alors, il lui faudrait expliquer les raisons de sa visite. À côté, se trouvait une autre porte, plus grande, qui devait donner accès à un garage. Mais tout aussi sombre, métallique et rébarbative que la première.

Fantômette avait soupiré :

« Il va encore falloir employer les grands moyens et passer par une fenêtre. Alpinisme, escalade et compagnie! »

La rue, assez passante, ne permettait pas une ascension discrète, à moins d'opérer en pleine nuit. La jeune détective se demandait quelle méthode allait lui permettre de pénétrer dans l'immeuble, quand la solution s'offrit d'elle-même. Un homme sortit et traversa la rue pour entrer dans un débit de tabac. Il avait laissé la porte entrouverte. Fantômette s'empressa de se glisser à l'intérieur du bâtiment.

Elle visita rapidement le rez-de-chaussée, où ne se trouvaient que des bureaux déserts. Dans une cage d'escalier, elle hésita. Fallait-il monter ou descendre? Un bruit de voix provenant du sous-sol la décida pour cette seconde solution.

Lentement, avec la souplesse silencieuse d'une chatte sur la piste d'un oiseau, elle se glissa le long de l'escalier, parvint à l'entrée

du sous-sol que précédaient deux marches, quand un bruit de pas provenant du haut lui indiqua que l'homme revenait. Elle fit brusquement demi-tour et se blottit sous l'escalier. L'homme entra dans le garage, un paquet de cigarettes à la main.

Il ne restait plus qu'à le suivre, en prenant quelques précautions. Doucement, la jeune détective fit un pas en avant, posa un pied sur l'une des deux marches. C'est alors que sans le savoir, elle déclencha l'alarme. La marche, mobile, provoquait l'allumage de la lampe rouge.

En entendant un bruit de pas dans le garage, elle fit de nouveau demi-tour et revint se cacher sous l'escalier. Tony réapparut, regarda autour de lui, monta l'escalier en sortant son pistolet.

Fantômette quitta alors sa cachette, se posta à l'entrée du sous-sol et risqua un coup d'œil vers l'intérieur du garage. A l'autre extrémité, des hommes lui tournaient le dos ; ils faisaient face à l'ingénieur Coquetier qui se trouvait assis sur une chaise de fer.

La jeune aventurière se dissimula promptement entre la camionnette grise et l'établi. Là, elle put voir et entendre Baratino interroger le malheureux ingénieur. Quelques instants après, Tony rentra dans le garage et grogna :

« Chef, je n'ai rien vu. »

Fantômette, elle, voyait.

Elle voyait Coquetier ligoté sur la chaise de métal et Johnny Baratino en train de brancher le fil électrique. Elle eut vite fait de comprendre quel supplice était destiné au malheureux ingénieur. Doucement, elle allongea le bras vers l'établi, saisit une paire de cisailles. A l'instant où Baratino allait appuyer sur le bouton, elle enfonça les becs de l'outil dans une prise de courant qui était au ras du sol, ce qui provoqua un court-circuit et l'extinction des lumières. Dans le noir, elle bondit vers la chaise dont elle avait repéré la position, sectionna rapidement les liens et chuchota à l'oreille de Coquetier : « Suivez-moi ! ». Elle l'entraîna au dehors en bousculant au passage quelques hommes, dont Tony en particulier, qui fut gratifié d'un coup de cisailles sur le crâne.

Elle tira vivement l'ingénieur hors du garage, monta avec lui les escaliers et commanda :

« Vite, échappez-vous !

— Et vous ?

— Je reste ici. J'ai envie d'en savoir plus long sur les activités de cette société F.I.L.O.U. »

Elle fit un petit signe de la main à l'ingénieur qui sortit, puis elle retourna dans l'obscurité du sous-sol. Profitant de la confusion qui y régnait, elle trouva à tâtons la camionnette, y grimpa et s'installa dans la malle. A l'instant où elle rabattait le couvercle, la lumière revint.

Johnny Baratino hurlait :

« Il s'est échappé! Rattrapez-le! Ne restez pas plantés là comme des balais! »



Il examina la carte de visite qu'il avait trouvée sur la chaise de fer, grommela :

« Fantômette? Qu'est-ce que c'est que ça? Une plaisanterie? »

Tony s'approcha en se frottant la tête et expliqua :

« Fantômette, c'est une fille qui a la manie de pourchasser les bandits ou les cambrioleurs.

— Ah? Et... ça lui réussit?

— Oui, chef! Elle a toujours le dessus. Et si elle s'occupe de nous, c'est bien ennuyeux! »

Baratino grogna :

« Ce n'est en tout cas pas elle qui m'empêchera d'aller jusqu'au bout de cette affaire. Ali Babouch m'a chargé de retrouver la lampe de cuivre, et je la retrouverai!

— C'est d'abord l'ingénieur qu'il faut retrouver.

— Évidemment! »

Les hommes envoyés à la poursuite de Coquetier étaient de retour : ils n'avaient pas pu le rattraper. Coquetier s'était perdu dans la foule des gens qui sortaient des usines et des ateliers. Johnny Baratino serra les poings.

« Dans ce cas, allons tout de suite à son hôtel. Tony, ouvre la porte du garage, et vous autres, montez dans la camionnette. »

En entendant cette phrase, Fantômette sentit un petit frisson lui

courir le long de la colonne vertébrale. Si quelqu'un s'avisait d'ouvrir la malle, elle se tirerait difficilement d'affaire en racontant qu'elle était venue cueillir des pâquerettes.

Le personnel de l'organisation prit place dans le véhicule qui démarra aussitôt et sortit de l'immeuble. La jeune fille connut alors les mêmes impressions que celles ressenties par l'ingénieur lors de son enlèvement. Le séjour dans cette boîte inconfortable, noire et étouffante, n'avait rien de paradisiaque. Fort heureusement la nuit tombait, et l'intérieur de la camionnette n'était pas éclairé. Ce qui permit à la jeune aventurière d'entrouvrir légèrement le couvercle. Elle put ainsi respirer plus commodément et entendre les quelques mots qu'échangeait Baratino avec ses complices. Il leur donnait des instructions :

« Toi, Tony, tu iras demander à l'hôtel si Coquetier est rentré. Il a pu profiter des trois ou quatre minutes d'avance qu'il avait sur nous pour prendre un taxi et revenir à toute allure.

Dans ce cas, nous attendrons qu'il ressorte.

— Et s'il n'est pas encore là ?

— C'est très simple : nous attendons son arrivée, et nous le fourrons de nouveau dans la malle, puisqu'elle est vide. »

La camionnette circulait difficilement dans les encombrements de la rue, s'arrêtait toutes les dix secondes. Johnny Baratino finit par s'énervé.

« Nous n'avançons pas ! Ce maudit Coquetier sera à son hôtel avant nous, et il risque d'en repartir sans nous attendre ! Sans cette Fantastique... Fantôme... »

— Fantôme, chef.

— Sans cette petite peste, nous aurions déjà la lampe... Enfin, ce n'est que partie remise. Ah ! Nous y voilà tout de même !... »

La camionnette grise s'arrêta devant une porte cochère, à quelques mètres de l'*Hôtel d'Orient* qui se signalait par l'arabesque de son enseigne lumineuse. Tony descendit, interrogea l'employé de la réception et revint avec le sourire aux lèvres.

« Tout va bien chef. Il est là depuis quelques minutes et il a demandé qu'on lui prépare sa note.

— Donc, il va s'en aller. Parfait ! Nous allons le cueillir à la sortie. Tenez-vous prêts à lui sauter dessus ! »

Dans sa malle, Fantôme sentait l'inquiétude la gagner. Elle aurait dû prévoir que Baratino prendrait de nouveau en chasse l'ingénieur, et conseiller à ce dernier de ne pas retourner à l'hôtel. Maintenant, il était trop tard...

Johnny Baratino poussa une exclamation :

« Le voici ! »

L'ingénieur apparut sur le seuil de l'hôtel et regarda autour de

lui, pour s'assurer qu'aucun ennemi n'était en vue. Sous son bras droit, il portait un objet de forme arrondie ; l'éclairage de la rue le faisait briller d'un éclat jaune. Johnny Baratino rugit :

« La lampe! Dépêchez-vous de la lui prendre!

— On l'emmène aussi? demanda Tony.

— Mais non, gros malin! C'est uniquement la lampe qui nous intéresse! »

Les hommes de l'organisation F.I.L.O.U bondirent hors de la camionnette, se ruèrent vers Coquetier et le mirent hors de combat d'un coup de poing. Tony lui arracha la lampe de cuivre et donna l'ordre du repli. Le commando remonta dans la camionnette aussi vite qu'il en était descendu et prit la fuite, laissant le malheureux ingénieur sur le trottoir, à demi étourdi.

À quelques mètres de là, un jeune homme coiffé d'une casquette à carreaux avait observé la scène avec un intérêt évident. Il alluma sa pipe, jeta l'allumette dans le caniveau et se dirigea vers l'ingénieur.





CHAPITRE VII

La lampe de cuivre

Fantômette ne pouvait pas voir Johnny Baratino, mais elle l'entendait. Il exultait : « Nous la tenons enfin, cette lampe! Ha, ha! Le F.I.L.O.U. triomphe toujours et partout, qu'on se le dise! »

Il examinait une lampe à pétrole au corps de laiton pansu, montée sur un pied rond. La lampe comportait une mèche, un bouton servant à faire monter et descendre celle-ci ainsi qu'une couronne sur laquelle on pouvait adapter un verre cylindrique. Mais ce verre était absent.

« Ali Babouch va être content. Seulement, je me demande pourquoi il tient tant à posséder cette bricole! On en trouve de semblables chez tous les antiquaires... Enfin, c'est lui que ça regarde. Nous, nous allons toucher une tonne pincée d'argent en échange.

— Combien, chef? demanda Tony.

— Cent mille nouvelles piastres. C'est un joli paquet. »

Un quart d'heure plus tard, la camionnette était de retour au garage de la rue Caroline. Tout le monde descendit, sauf Fantômette qui resta dans sa cachette mais releva le couvercle, ce qui lui permit d'échapper à l'asphyxie.

Le chef s'adressa à Tony :

« Il est inutile que nous allions tous à l'ambassade. Tu vas prendre la voiture de sport et porter la lampe à Ali Babouch... Et... n'oublie pas de te faire donner l'argent en échange. Quant à nous, messieurs, nous allons dîner au *Poulet chasseur*. Tu nous y rejoindras, Tony. Nous sablerons le Champagne pour fêter notre réussite!...

— Gardez-m'en un peu, du Champagne!

— Tu en auras une bouteille pour toi tout seul. »

Tony sortit. Johnny Baratino alluma une cigarette, puis appela :
« Fredo! »

Un grand gaillard s'avança. Son nez cassé et ses oreilles en feuille de chou révélaient le boxeur professionnel ; c'était en effet un ancien champion poids lourd, connu dans les milieux sportifs sous le nom de Fredo-le-Dur. Il avait dû abandonner le métier après un match truqué qui avait causé un scandale énorme dans les milieux sportifs : on avait découvert que Fredo avait l'habitude de cacher un fer à repasser dans ses gants.

Johnny ordonna :

« Fredo, nous n'avons plus besoin de la camionnette. Tu vas la ramener chez Lecomte-Harbourg.

— Ouais, chef, j'y vais!

— Attends! Il faut d'abord enlever la malle. Elle pourra encore servir un jour ou l'autre. »

Fantômette se mordit les lèvres. La minute qui allait suivre serait critique. Elle referma le couvercle et se tassa instinctivement en retenant son souffle. Elle sentit qu'on faisait glisser la malle sur le plancher du véhicule, puis qu'on la soulevait. Fredo grommela: « Elle n'est pas tellement légère, cette machine-là! »

Johnny Baratino lança ironiquement :

« Tu n'as plus aucun muscle, mon pauvre vieux! Voilà ce qui arrive quand on ne fait pas d'exercice assez souvent!

— Chef, je vous assure qu'elle ne devrait pas être aussi lourde...

— Allons donc! Il n'y a plus personne dedans. Tiens, regarde! »

Joignant le geste à la parole, Baratino souleva le couvercle de la malle... et lança un juron! Une jeune fille brune apparut, qui se releva avec un sourire et fit une gracieuse révérence. Baratino balbutia, le souffle coupé : « Cré tonnerre! Qu'est-ce que vous trafiquez là-dedans? »

Les hommes du F.I.L.O.U, ébahis, formaient le cercle autour de cette apparition inattendue.

« Ce que je fais là? Ma foi, j'attendais qu'on veuille bien m'ouvrir.

— Pas possible?

— Mais oui. Vous ne me croyez pas? »

Fredo la désigna du doigt :

« C'est Fantômette! J'en suis sûr! C'est elle qui a délivré Coquetier! »

La brunette se mit à rire.

« Pas possible! Fantômette, la fameuse justicière? La terreur des bandits? La hantise des assassins? Le cauchemar des escrocs? Bravo! Je vois qu'on m'a reconnue, bien que je ne porte pas mon

légendaire costume de soie rouge, noir et jaune. Que puis-je faire pour vous, Messieurs ? »

Johnny Baratino l'empoigna par un bras et l'interrogea durement : « C'est vrai, ce que vient de dire Fredo? C'est toi qui as détaché l'ingénieur? Et laissé cette carte de visite sur la chaise? »

Fantômette eut un sourire malicieux. Elle lança, gouailleuse : « Oui, m'sieur, c'est moi. C'est moi-même en personne!

— Ah! La petite canaille!

— Oh! Mais il me dit des mots gentils! Le vilain bonhomme! Ah! Si vous pouviez voir la drôle de bobine que vous faites en ce moment! Vrai, vous n'êtes pas beau du tout! Si Vous participiez à un concours de grimaces, on vous donnerait le premier prix! »

Et elle lui tira la langue.

Agacé, Johnny Baratino lui donna une bourrade qui la fit choir sur la chaise de fer. Elle, s'écria : « Hé! Doucement! Je ne suis pas en acier chromé, moi! »

Baratino réfléchit un instant, puis dit entre ses dents : « Si je comprends bien, elle a fait évader Coquetier, puis elle est revenue se fourrer dans la malle et elle y est restée jusqu'à maintenant... Autrement dit, elle nous espionne...

— Non, je vous surveille. Nuance.

— C'est la même chose, et je n'aime pas ça.

— Moi, je n'aime pas les épinards à la tomate. »

Mains au dos, Baratino se mit à marcher de long en large. Ses hommes attendaient, silencieux, observant Fantômette avec des regards haineux. Le chef jeta sa cigarette par terre, l'écrasa d'un coup de talon et dit sèchement : « Elle est un peu trop au courant de nos affaires. »

Fantômette fit la moue.

« Oh! Non, je ne sais pas grand-chose! Seulement que l'ambassadeur de Turbanie vous a chargé de voler à l'ingénieur Coquetier une lampe de cuivre. Mais à part ça, j'ignore absolument si vous savez monter à bicyclette ou jouer du tambour.»



Le chef de l'organisation fronça les sourcils. Il menaça : « Vous en savez déjà beaucoup trop. Et c'est très ennuyeux. Je n'aime guère que l'on se mêle de mes affaires... Jo!

— Chef?

— Attache-la sur la chaise.

— Bien, chef. »

Fantômette eut l'air surprise.

« Comment? Vous avez peur que la chaise ne se sauve? »

Baratino était sur le point de répliquer, quand Tony réapparut. Il tenait la lampe à la main. Son chef s'exclama : « Hein? Tu la rapportes? Tu n'as donc pas rencontré Ali Babouch?

— Oh! Si...

— Alors, il n'en a pas voulu? »

Tony posa la lampe sur l'établi en soupirant : « Non, chef, il n'en a pas voulu.

— Pourquoi donc?

— Parce que *ce n'eût pas lu bonne...* »

Baratino sursauta et cria :

« Qu'est-ce que tu dis? Explique-toi!

— Voilà. Je me suis fait annoncer, et l'ambassadeur m'a reçu avec empressement: Mais quand il a aperçu cette lampe, il a éclaté de rire en disant : « Qu'Allah m'arrache la barbe si j'ai « jamais vu une chose si plaisante ! »

— Je ne vois pas ce que ça a de drôle, grogna Baratino.

— Attendez, chef! Il a demandé ensuite :

« Que m'apportez-vous là, mon bon monsieur? Je n'ai que faire d'une lampe à pétrole! Ce qu'il me faut, c'est la lampe à huile que

détient l'ingénieur Coquetier. Elle a la forme d'une cuillère, avec un bec pointu et une anse. » Là-dessus, il s'est remis à rire. Je lui ai demandé pourquoi il tenait tant à cet objet...

— Oui, pourquoi?

— Eh bien, il a hésité, puis finalement il s'est décidé à me répondre : « *Parce que c'est la lampe d'Aladin.* »

*

**

Pestant contre les gardes de l'ambassade, Œil-de-Lynx s'était mis à la recherche d'un garagiste qui pût lui changer ses pneus perforés. Au bout d'un quart d'heure, il en trouva un. Il fallut ensuite une bonne heure pour changer les roues. Quand ce fut fait, la nuit tombait. Le reporter passa aux bureaux de la télévision pour demander si Fantômette avait téléphoné. Sur une réponse négative, il ressortit.

Que faire, maintenant? Attendre que la jeune aventurière se manifeste? Œil-de-Lynx n'aimait pas rester inactif. Il préférait enquêter, fouiner, se remuer. Une idée lui vint à l'esprit. Pourquoi ne pas retourner à l'*Hôtel d'Orient* et interroger le personnel? L'ingénieur avait peut-être eu une raison précise pour descendre dans cet hôtel plutôt que dans un autre...

Il remonta dans sa 2 CV, alluma les lanternes car la nuit approchait, et prit la direction de l'hôtel. Il se faufila dans les encombrements, et dix minutes plus tard parvint à destination. À peine se fut-il garé, qu'un curieux spectacle s'offrit à sa vue.

Des hommes sortaient en courant d'une camionnette grise, traversaient la rue et attaquaient un individu qui venait de sortir de l'hôtel.

A l'instant où la victime s'effondrait sur le trottoir, Œil-de-Lynx reconnut Coquetier. Le reporter songea un instant à prendre en chasse la camionnette ; mais elle démarrait déjà à toute allure. Alors, il alluma calmement sa pipe et s'approcha de l'ingénieur qu'il aida à se relever.

« Décidément, mon cher monsieur, vous avez beaucoup d'ennuis, en ce moment. »

Coquetier reconnut le reporter qui l'avait interrogé à Orly.

« Oui, j'ai eu des ennuis. D'abord on m'a volé ma valise, comme vous le savez. Puis j'ai été enlevé...

— Dans une malle.

— Quoi? Vous êtes au courant? »

Œil-de-Lynx sourit :

« Un bon reporter doit être au courant de tout. J'ai assisté à votre enlèvement, de même que je viens d'être témoin de cette

nouvelle agression. Vous êtes un beau sujet de reportage, cher monsieur Coquetier. Mais, dites-moi pourquoi on s'attaque à vous avec un tel acharnement? D'abord, le vol à Orly, puis votre enlèvement, et maintenant cette agression... »

L'ingénieur expliqua :

« J'ai en ma possession un objet précieux dont mes ennemis veulent s'emparer. Une lampe orientale.

— Ah! C'est celle qu'ils viennent de prendre? »

Coquetier eut un sourire malin.

« Non, celle-ci, je l'ai achetée il y a un quart d'heure dans un bric-à-brac. Je prévoyais ce qui vient justement de m'arriver. La vraie lampe, je vais vous faire voir où elle est. Venez... »

Coquetier entra de nouveau dans l'hôtel, traversa le hall et désigna une sorte de niche qui s'inscrivait dans un mur décoré d'une mosaïque bleue. Dans la niche était posée une petite lampe à huile en cuivre jaune ciselé, ornée d'incrustations en argent formant des lettres arabes.

« Je l'ai tout simplement mise là. Elle se perd parmi les objets orientaux qu'il y a ici, les lanternes du plafond, les plateaux égyptiens et les armes turques accrochés aux murs. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de m'installer dans *l'Hôtel d'Orient*. Malheureusement, je ne peux pas m'attarder. Quand Johnny Baratino s'apercevra, que je l'ai dupé, il reviendra encore une fois. Mais je ne vais pas l'attendre! »

Il prit la lampe, la glissa dans la poche de sa gabardine, sortit et se dirigea vers une station de taxis. Œil-de-Lynx le retint.

« Attendez! Ne vous sauvez pas si vite! Je voudrais bien savoir qui est ce Baratino?

— Le chef de l'organisation F.I.L.O.U. Ils essaient de voler ma lampe pour le compte de l'ambassade de Turbanie.

— C'est donc cette organisation qui vous a enlevé?

— Oui.

— Et qui vous a relâché?

— Ah! Non. Je me suis échappé avec l'aide d'une jeune fille assez bizarre... une espèce d'aventurière très jeune... Elle m'a sauvé la vie.»

L'ingénieur Coquetier relata les circonstances de son évasion. Œil-de-Lynx claquait des doigts.

« C'est Fantômette qui vous a délivré! Où est-elle en ce moment?

— Elle est restée dans le garage.

— Comment? Elle est toujours là-bas?

— Mais oui.

— Diable! Après ce que vous venez de m'apprendre je ne suis pas très rassuré sur son sort !...

— Vous croyez?

— Parbleu! Si ce Baratino découvre qu'elle est en train de l'espionner, il va la faire passer sur la chaise électrique! Où est-il, ce garage?

— Dans un immeuble de la rue Caroline.

— Allons-y! »

Ils coururent vers la 2 CV, s'y engouffrèrent et démarrèrent avec un grondement de char d'assaut.





CHAPITRE VIII

Pas de Champagne pour Johnny

La lampe d'Aladin!

Dans son enfance, Johnny Baratino avait lu le livre arabe qui s'intitule *Contes des Mille et Une Nuits*. L'un de ces contes était l'histoire d'Aladin. Fils d'un pauvre tailleur, Aladin rencontra un jour un curieux personnage venu de Chine : un magicien. Ce magicien le conduisit jusqu'au fond d'un souterrain où se trouvait une lampe merveilleuse. En frottant cette lampe, on pouvait faire apparaître un génie qui devenait aussitôt le serviteur du propriétaire de la lampe. Il suffisait de former un vœu, d'exprimer un désir, et aussitôt le génie exauçait ce vœu, comblait ce désir. On pouvait lui demander d'apporter de l'or, des pierreries : il obéissait à l'instant même. Grâce à la lampe, Aladin se fit remettre des richesses fabuleuses, au grand dépit du magicien qui dut reprendre le chemin de la Chine sans la plus petite pièce d'or. Juste punition, car il avait voulu enfermer Aladin dans le souterrain pour être le seul à profiter des pouvoirs de la lampe.

Ainsi, cette prodigieuse lampe existait réellement? Baratino était sceptique. Il ne croyait ni aux génies, ni aux miracles. Cependant, si l'ambassadeur de Turbanie lui avait offert une énorme prime, c'est parce que l'objet devait avoir une valeur considérable. Et cette valeur n'était-elle pas précisément la faculté de faire apparaître un génie?

Il marchait de long en large dans le sous-sol, réfléchissant. Le plus simple, lorsqu'il aurait récupéré la vraie lampe, serait de la frotter. On verrait bien alors si ce geste provoquait l'apparition de quelque personnage extraordinaire...

En attendant, il fallait tirer au clair le rôle que jouait Fantômette

dans cette affaire. Il se pencha vers la jeune fille, demanda : « Comment as-tu deviné que Coquetier était ici? »

Fantômette sourit :

« J'ai la réputation d'être très intelligente.

— Ce n'est pas une réponse!

— C'est une raison. Il faudra vous en contenter. »

Baratino se pencha, menaçant :

« Je n'aime pas beaucoup que l'on se moque de moi!

— Bah! Vous finirez par vous y habituer!»

Il leva la main pour gifler la jeune aventurière, puis hésita, laissa tomber son bras et éclata de rire.

« Ha, ha! Enfin quelqu'un qui n'a pas peur de moi! Voilà qui me plaît! Elle a du cran, cette petite! Eh bien, puisqu'on la dit si intelligente, elle va nous expliquer pourquoi cette vulgaire lampe à pétrole a pris la place de la lampe magique d'Aladin?

— Je n'en sais absolument rien!

— Allons donc! Tu dois être au courant de cette substitution.

Où est la vraie lampe?

— Je l'ignore.

— Et moi, je ne te crois pas. C'est probablement toi qui as conseillé à l'ingénieur de nous refiler un vieux lumignon.

— Pas du tout! »



Johnny Baratino alluma une nouvelle cigarette.

« Bon, puisqu'elle ne veut rien dire, on va lui délier la langue. Tony, branche le fil de la chaise. Une petite séance d'électricité, rien

de tel pour la santé.

— Toujours les mêmes méthodes, alors?

— Toujours. Mais cette fois-ci, il n'y aura pas une Fantômette pour venir cisailer tes liens. Allons-y! »

Tony enfonça le fil dans la prise et Johnny avança le doigt vers l'interrupteur. Une lampe orangée s'alluma et un bourdonnement se fit entendre. Baratino s'immobilisa. Quelqu'un venait de sonner à la porte d'entrée du rez-de-chaussée.

« Tony! Va voir ce que c'est!

— Oui, chef. »

L'agent spécial sortit du sous-sol. Fantômette bâilla et soupira : « C'est assommant, d'être interrompu comme ça! On ne peut jamais avoir la paix... J'ai hâte de goûter à votre électricité. Vous croyez que ça va me chatouiller?

— Silence!

— Quand on me chatouille, je me mets à rire.

— Silence!

— Oh! Quel mauvais caractère vous avez, m'sieur Johnny! On n'a pas le droit de parler?

Zut! Alors... On se croirait en classe! »

Baratino recommença à faire les cent pas dans le garage. Un moment s'écoula. Impatient, le chef du F.I.L.O.U. appela Fredo.

« Va voir ce que fait Tony! Il y a une heure qu'il est là-haut!

— Oui, chef! »

Fredo disparut. L'attente se poursuivit. L'un des deux complices restants jeta un coup d'œil sur sa montre et dit : « Chef, il se fait tard et nous n'avons pas dîné. Nous devons aller au *Poulet chasseur*...

— Je sais, Dédé, je sais! Mais cette jeune noix nous en empêche. Va au café du coin chercher de la bière et des sandwiches.

— Et le Champagne, alors?

— Quand nous aurons la vraie lampe! »

Comme le nommé Dédé sortait, Fantômette lui cria : « Apportez-moi un éclair au chocolat. »

Les traits crispés, Johnny Baratino proféra :

« Tu n'en as plus pour longtemps à plaisanter! »

Il mit les poings sur ses hanches, grogna :

« Que fait donc Tony? Il devrait être redescendu depuis longtemps! Bébert, va le chercher!

— Bien, chef! »

Le dernier des complices sortit du garage. Fantômette resta seule avec Baratino. La jeune fille cligna de l'œil et dit à mi-voix, sur un ton de complicité : « Bravo! Vous avez bien fait de les éloigner. »

Surpris, le chef de l'organisation s'approcha.

« Comment? Que veux-tu dire?

— Je suppose que vous avez fait exprès de faire sortir vos hommes?

— Mais... non.

— Vraiment? Vous ne cherchez pas à rester seul pour que je vous fasse des confidences?

— Heu... non. Mais si tu as quelque chose à me dire, C'est le moment. J'écoute.

— Quand vous m'aurez détachée. » Il hésita, s'assura que son pistolet était dans sa poche, prit sur l'établi une paire de pinces coupantes et sectionna les fils. Fantômette respira.

« Ouf! Je commençais à me solidifier! Pas très confortable, votre chaise...

— Maintenant, qu'as-tu à me dire?

— Des tas de choses!... D'abord, vous êtes un vilain coco! Vous avez voulu électrocuter ce brave Coquetier, et c'est une action peu louable. Après...

— En voilà, des balivernes! Où est la lampe?

— Comment voulez-vous que je le sache? Il faut le demander à son propriétaire. Et après le coup de poing que vous lui avez offert, il n'a pas dû s'attarder à l'*Hôtel d'Orient*. Courez-lui après et vous rattraperez... peut-être. »

Johnny Baratino serra les dents, s'approcha de Fantômette, menaçant.

« Tu t'es moquée de moi! Tu essaies de gagner du temps en espérant, peut-être, qu'on viendra te délivrer... Eh bien, c'est raté ! Rassieds-toi sur la chaise ou je tire! »

Il plongeait la main dans la poche droite de son veston et pâlit. Fantômette demanda :



« C'est ça que vous cherchez? »

Elle tenait à la main le pistolet et jouait négligemment avec. Le bandit fit un pas en avant, mais le canon de l'arme fut instantanément braqué sur lui.

« Ne bougez pas, cher monsieur, ou je fais du bruit. Mettez les mains sur la tête. Allons, vite! »

Baratino obéit à contrecœur. Il grommela :

« Ce que tu fais là est stupide, ma petite. Tu n'as aucune chance de t'en sortir. Mes hommes vont redescendre, et ils tireront plus vite que toi. Ils ont l'habitude de se servir de leurs armes.

— Vraiment? Eh bien, attendons-les. Seulement, je vous préviens que cela peut durer longtemps... Au fait, vous ne trouvez pas que vos amis *tardent beaucoup à revenir* »

Johnny se mordit les lèvres. Il s'apercevait soudainement que ses complices auraient dû se trouver là depuis longtemps. Tony en particulier, qui était parti le premier, pour voir quels visiteurs avaient donné le coup de sonnette. Fantômette, qui observait son visage à travers ses lunettes de soleil, suivait avec amusement le cheminement de sa pensée. Elle lança, ironique : « Alors, vous commencez à comprendre, cher monsieur? Vous devinez ce qui s'est passé, là-haut? Vos bonshommes cueillis l'un après l'autre par mes amis. Immobilisés, ficelés comme des saucissons pur porc premier choix! Et maintenant, vous vous retrouvez tout seul... »

Elle tourna la tête vers la porte intérieure du garage.

« Entrez! Entrez, messieurs, n'ayez pas peur... Le fauve est dompté. Doux comme un agneau, le Baratino, le chef de l'organisation F.I.L.O.U.! »

Deux hommes pénétrèrent dans le sous-sol. L'un était l'ingénieur Coquetier ; l'autre, le reporter Œil-de-Lynx. Le premier tenait en main une clef anglaise ; le second, une manivelle d'auto. Fantômette eut un petit rire : « Ah! Ha! Heureuse de vous voir, mes amis. Je suppose que les petits outils que vous avez là viennent de servir...

— Oui, dit Œil-de-Lynx, à caresser doucement les crânes de ces messieurs. Ils sont tous endormis pour un bon moment. »

Fantômette se tourna vers Baratino :

« Que disais-je? Vous voyez que j'avais raison. Non seulement vous n'irez pas dîner au *Poulet chasseur*, mais encore vous serez privé de sandwiches et de champagne! Ah! On peut dire que les affaires de l'organisation Filou et compagnie marchent bien mal, en ce moment! Il va falloir fermer boutique et prendre des vacances! »

Johnny Baratino baissait la tête. Il paraissait accablé par sa défaite. Il soupira : « Bon, d'accord, vous avez le dessus. J'avoue que je vous ai sous-estimée. Je ne croyais pas qu'une petite jeune fille

comme vous était à la fois si maligne et si dangereuse... »

Il hocha tristement la tête en contemplant la chaise électrique.

« Quel dommage de n'avoir pu expérimenter cette invention. C'est moi qui en avais eu l'idée... J'aime bricoler de temps en temps. Enfin, tant pis! Je vais la débrancher. »

Il tendit la main vers un tableau électrique, mais au lieu d'ôter la prise de courant, il appuya sur un bouton noir. Un déclic se produisit, et une trappe s'ouvrit brusquement sous ses pieds. En un éclair, il s'enfonça dans le sol et disparut. La trappe se referma d'elle-même sur un éclat de rire sardonique.

Johnny Baratino échappait à Fantômette!



CHAPITRE IX

Le secret de la lampe

Mahmoud, un petit serviteur noir habillé à l'orientale, frappa deux coups discrets contre la porte et entra.

Ali Babouch était assis derrière son bureau incrusté de nacre, en train d'écrire. Sans relever la tête, il demanda :

« Qu'est-ce que c'est, Mahmoud ? »

— Le chef de l'organisation F.I.L.O.U., monsieur l'ambassadeur. Votre Excellence le recevra-t-elle ?

— Oui, fais-le entrer tout de suite. » Le petit Mahmoud s'inclina et se retira silencieusement pour laisser le passage à l'homme aux yeux bleus. Baratino avait teint ses cheveux en noir, mis des lunettes à grosse monture et collé sous son nez une petite moustache. À l'aide d'une pâte brune, il avait maquillé son visage pour lui donner un teint bronzé. L'ambassadeur eut un léger sourire en remarquant cette transformation, mais il ne fit aucun commentaire. Il se leva vivement et fit signe à son visiteur de prendre place sur un énorme pouf de cuir rouge.

« Thé ou café ? demanda-t-il. »

— Thé. »

Ali Babouch claqua des mains et Mahmoud revint l'instant d'après, porteur d'un plateau damasquiné sur lequel était disposé un service à thé. Après avoir servi, il se retira avec une discrétion silencieuse qui lui donnait l'allure d'un fantôme.

Ali Babouch se frotta les mains d'un air satisfait et demanda jovialement :

« Eh bien, cher monsieur, vous m'apportez ce que je vous ai demandé ? »

Johnny Baratino avala son thé d'une gorgée, reposa la tasse et

dit sèchement :

« Non! »

L'ambassadeur ne put dissimuler un mouvement de surprise.

« Comment? Vous ne l'avez pas encore? Voilà qui est fort contrariant. Il me faut cet objet au plus vite. Le musée de Turbanopol me le réclame avec insistance. »

Baratino regarda l'ambassadeur droit dans les yeux et prononça, en détachant les mots :

« Avez-vous fini de vous payer ma tête? »

Ali Babouch se redressa, indigné :

« Par Allah! Comment osez-vous tenir ce langage? Auriez-vous par hasard perdu l'esprit, cher monsieur?

— Non, et vous savez très bien ce que je veux dire. Le musée de Turbano... je ne sais quoi, se moque éperdument de votre lampe. Ce n'est pas du tout pour la lui envoyer que vous la recherchez. »

Il alluma une cigarette et poursuivit : « Écoutez, depuis le début de notre collaboration, vous ne m'avez pas dit le dixième de ce que je devrais savoir. Premièrement, votre description de la lampe était tellement sommaire qu'on a pu me refiler un modèle à pétrole. Deuxièmement, vous ne m'avez pas indiqué la raison exacte de sa valeur. Troisièmement, vous avez négligé de me signaler que Fantômette allait intervenir.

— Comment? Fantômette? Elle est au courant de cette affaire?

— Plutôt, oui! À cause d'elle, mes hommes viennent d'être mis hors de combat et mon quartier général est découvert. Alors, si vous voulez que je continue à m'occuper de vous, il faut m'en dire un peu plus long! »

Ali Babouch se leva, caressa son menton gras et regarda pensivement à travers la fenêtre, vers le jardin où le jet d'eau d'une vasque donnait une fraîcheur agréable. Il murmura :

« Voilà qui change tout... Si Fantômette s'occupe de nous, je vais devoir prendre quelques précautions. Et d'abord, bien sûr, vous mettre au courant de l'affaire. Je voulais garder tout cela secret, mais c'est devenu impossible. »



Il s'approcha d'une grande carte de la Turbanie fixée au mur et désigna une large tache jaune.

« Ceci est le désert de Karkas. Une énorme étendue de pierres et de sable. Pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe. En revanche, nous avons de bonnes raisons de penser qu'une partie du sous-sol contient du gaz naturel. Comme celui que l'on trouve en France dans la région de Lacq. Mais où exactement? Pour le savoir, notre gouvernement a envoyé dans ce désert, il y a un an, une équipe de prospecteurs dirigée par l'ingénieur Coquetier. »

Ali Babouch s'assit, but une gorgée de thé.

« L'ingénieur a effectivement découvert une poche de gaz gigantesque, qui permettrait de subvenir à nos besoins pendant un siècle entier. Mais la position exacte de cette poche est inconnue.



— Inconnue?

— Seul l'ingénieur sait exactement où elle se trouve. Il en a enregistré les coordonnées géographiques sur une bande magnétique ; cela, nous le savons grâce à l'espion que nous avons placé près de lui. »

Baratino alluma une cigarette et demanda :

« C'est donc cette bande magnétique que vous recherchez? Grâce à elle, vous espérez connaître l'emplacement du gisement de gaz? »

— Je vois que vous avez parfaitement compris.

— Bon. Mais cette bande, où est-elle?

— *Dans le pied de la lampe.* »

L'homme aux yeux bleus émit un petit sifflement de surprise.

« Ah! Je commence à comprendre pourquoi elle vous intéresse tant... C'est le gouvernement de Turbanie qui vous a chargé de la récupérer? »

Ali Babouch sourit.

« Non, cher monsieur, c'est une initiative... personnelle. Vous savez que notre pays se trouve en pleine révolution. Si les révolutionnaires triomphent, je risque de perdre mon poste d'ambassadeur, auquel je tiens beaucoup. Je proposerai donc un marché au nouveau gouvernement. En échange du gaz, je resterai en fonctions.

— Je vois... Mais dites-moi, un détail m'intéresse... Comment avez-vous pu savoir que l'ingénieur a caché le ruban magnétique dans la lampe? »

L'ambassadeur eut un petit rire.

« Toujours grâce à notre espion. Intelligent et discret. Vous le connaissez d'ailleurs, c'est lui qui nous a servi le thé. Pendant tout le temps que l'ingénieur est resté en Turbanie, il a été surveillé par Mahmoud. Maintenant, cher monsieur, vous en savez autant que moi. Quels moyens comptez-vous employer pour mettre la main sur cette lampe? »

Johnny Baratino réfléchit un instant.

« Il nous faudrait retrouver Coquetier.

Mais il doit se cacher...

— Probablement.

— Les recherches risquent d'être très longues, difficiles et coûteuses...

— Je n'ai pas le temps d'attendre. Je paierai ce qu'il faudra, mais au nom d'Allah, faites vite! »

Et Ali Babouch reconduisit son visiteur avec une profusion de salamalecs. Johnny Baratino monta en voiture et se dirigea vers son nouveau gîte, l'*Hôtel Guétapan*, en se demandant comment il allait s'y prendre pour retrouver l'ingénieur.

Il ne se doutait pas à quel point cette recherche allait être facile.

*

**

Pendant ce temps, Fantômette tournait dans sa tête une pensée analogue. Elle cherchait le meilleur moyen de remettre la main sur le chef de l'organisation F.I.L.O.U. Une organisation quelque peu désorganisée à vrai dire le commissaire Bourru ayant, sur son indication, arrêté les complices. Mais pas anéantie tant que Baratino serait encore en liberté.

« Comment faire? Je ne peux tout de même pas mettre une annonce dans les journaux disant : « Cherche Baratino. Prière de le rapporter à Fantômette. »... Ou demander à la radio de faire un appel: « M. Baratino est prié » de se présenter au commissariat le « plus proche. »... On pourrait peut-être faire passer sa photo à la télévision... Si quelqu'un le reconnaît, cela pourra faciliter sa capture. La télévision!... Sapristi! »

Elle fit claquer ses doigts, poussa un petit cri de joie, bondit vers le téléphone et composa un numéro.

« Allô? Œil-de-Lynx? Bonjour... J'ai quelque chose de très important à vous dire... J'arrive tout de suite! »

Elle raccrocha, enfonça sur sa chevelure noire un charmant bonnet orange qui ressemblait à un pot de fleurs, et sortit en chantonnant.



CHAPITRE X

L'émission de TV

Après avoir déjeuné au restaurant de l'hôtel, Johnny Baratino monta dans sa chambre, alluma le téléviseur et s'allongea sur le lit pour fumer une cigarette. Son esprit était occupé par un seul problème : comment retrouver Coquetier?

Une speakerine vanta les qualités nutritives du navet, puis un ministre posa la première pierre d'une usine de taille-crayon, et un inventeur vint expliquer le fonctionnement de sa machine à casser les pois. Ce fut ensuite un documentaire sur la recherche de l'uranium. Baratino commençait à somnoler doucement, lorsqu'une image le réveilla en sursaut : sur l'écran apparaissait l'ingénieur Coquetier!

Baratino bondit hors de son lit et s'approcha du téléviseur jusqu'à le toucher presque du nez. L'ingénieur était assis derrière un bureau, devant une fenêtre à travers laquelle on apercevait les arbres d'un jardin et un kiosque à musique. Sur le bureau se trouvaient quelques objets en usage dans le métier de prospecteur : des jumelles, une boussole, des cartes, un compteur Geiger. Debout près du bureau, Œil-de-Lynx posait des questions. Derrière lui, un peu en retrait, un objet reposait sur une étagère : *la lampe d'Aladin!*

Johnny Baratino scrutait l'écran avec une émotion Intense, fasciné par cette lampe qui paraissait à portée de la main!

Œil-de-Lynx demandait :

« Monsieur Coquetier, pouvez-vous nous préciser l'usage de ce compteur Geiger?

— Certainement. Il permet de mesurer l'intensité des radiations émises par le minerai d'uranium qui... »

Une conversation technique se poursuivit pendant quelques minutes, puis Œil-de-Lynx désigna les arbres que l'on apercevait au-

dehors et dit en plaisantant :

« Peut-on espérer trouver de l'uranium dans le parc Mironton?

»

Coquetier sourit :

« Pourquoi pas? Quand j'irai m'y promener, je ferai un petit essai. »

L'émission prit fin. Baratino éteignit le téléviseur en pensant :

« Ça y est, mon bonhomme, je te tiens! »

*

**

Assise à califourchon sur une branche basse d'un chêne, le dos appuyé au tronc, Fantômette surveillait à la jumelle l'entrée d'un petit pavillon construit à proximité du parc Mironton. Ce pavillon s'élevait au milieu d'un jardinet coincé entre un dépôt de bois et une fabrique de meubles. Fantômette mordilla le pompon noir de son bonnet en pensant :

« // ne risque pas de faire erreur. C'est la seule maison d'où l'on aperçoit le kiosque. On ne pouvait choisir mieux. Il faut maintenant espérer qu'il a vu l'émission. Sinon, tout sera à recommencer... »



Entre le parc et le pavillon se trouvait une rue où seul le mouvement des voitures donnait quelque animation. Une de ces autos passa au ralenti, fit demi-tour à l'extrémité du parc et passa de

nouveau à vitesse réduite, pour s'arrêter un peu plus loin. Un homme brun en descendit, qui portait lunettes et moustaches noires. Avec l'allure d'un promeneur qui flâne, il longea le trottoir, jeta un coup d'œil vers le pavillon, s'arrêta pour allumer une cigarette. Soudain, alors que rien ne le laissait prévoir, il poussa brusquement la porte de la clôture, traversa le jardinet et s'approcha d'une fenêtre du rez-de-chaussée qui était entrouverte. Il s'assura que personne ne l'observait, passa par la fenêtre. Une seconde plus tard, il ressortit du pavillon, glissa dans la poche intérieure de son veston un objet qui lançait des éclairs jaunes.

Sur son belvédère improvisé, Fantômette sourit. Les jumelles lui permettaient de ne perdre aucun des mouvements de l'homme.

« Bravo! Mon cher Baratino ; vous voilà en possession de la lampe magique! Heureux mortel! Avec ça, votre fortune est faite... »

Elle saisit un petit émetteur-récepteur portatif qu'elle avait glissé à sa ceinture, allongea l'antenne et appuya sur un bouton.

« Allô! Œil-de-Lynx? Notre ami vient de prendre le large avec l'objet... Il sort du jardin... Il revient vers sa voiture... monte dedans... le voilà qui démarre... Vous allez le voir dans une dizaine de minutes. Moi, je ne bouge pas d'ici. Terminé! »

Elle interrompit l'émission, remit les jumelles dans leur étui, cueillit une fleur blanc et jaune qui ressemblait fort à une pâquerette, et se mit à mâchonner la tige en fredonnant une chanson à la mode.

*

**

Johnny Baratino sifflotait la même chanson, très satisfait de son exploit. Il pensait:

« Quel imbécile tout de même, ce Coquetier! Se faire interviewer juste au moment où je le recherche! Quel idiot! Et l'autre gros malin de reporter qui a parlé du parc Miron-ton! C'est tout juste s'il n'a pas indiqué le numéro de la maison... »

Heureusement que j'avais repéré le kiosque à musique, à travers la fenêtre. Ah! Je suis un petit malin, moi! »

Il parvint peu après devant l'ambassade, se fit annoncer à Ali Babouch qui le reçut avec empressement. Après la traditionnelle cérémonie du thé, l'Oriental demanda :

« Alors, cher monsieur, je vois que vous avez agi avec célérité. Allah en soit loué! Vous avez donc l'objet?

- Le voici, dit Baratino en sortant la lampe de sa poche.

- Grand merci... Cette fois-ci, c'est bien la bonne. Voyons si le pied peut s'enlever... »

L'ambassadeur de Turbanie prit le corps de la lampe dans la main droite, le pied dans la gauche, et tourna. Un léger grincement se

fit entendre, et le pied se dévissa.

« Parfait! Et voici ce que je cherchais... »

Ali Babouch sortit délicatement de la base creuse une petite bobine sur laquelle était enroulée une bande magnétique. En souriant, il prit dans un tiroir de son bureau un magnétophone à piles, mit en place le ruban et appuya sur un bouton. Après quelques instants, une voix légère, au timbre féminin, s'éleva. Elle disait :

Si vous n'y voyez pas très clair, si tout vous paraît obscur, c'est parce que vous utilisez une vieille lampe à huile. Vous n'êtes pas moderne! Employez plutôt la pile Toutou! La pile Toutou ne s'use pas du tout!



« Parfait! Et voici ce que je cherchais... »

Le magnétophone redevint silencieux. Ali Babouch, le front plissé, demanda sèchement :

« Que signifie cette plaisanterie? Vous vous moquez de moi? Je n'aime pas beaucoup cela!... »

Effaré, Baratino ouvrait la bouche et les yeux, en écartant les bras avec l'air de dire : « Je n'y comprends rien!... »

Et effectivement, il n'y comprenait rien. Il balbutia :

« Je ne vois pas ce qui a pu se produire... Une erreur, peut-être... Ou alors, l'ingénieur a modifié l'enregistrement... »

À moins qu'il ne s'agisse d'un message secret. Cette histoire de lampe doit cacher le sens réel d'une phrase indiquant la position du gisement de gaz... Oui, c'est sûrement cela... » L'ambassadeur ricana.

« Eh bien, quand vous aurez traduit en clair ce que nous venons d'entendre, vous viendrez me le dire. Mais je crois plutôt qu'on s'est tout simplement moqué de vous, une fois de plus. »

Il se leva et lança ironiquement :

« Cher monsieur, je crois que nous avons assez perdu de temps comme cela, vous et moi. Je pense que vous auriez intérêt à changer de métier. L'espionnage ne paraît pas vous convenir. *Salaam aleïk* »

Penaud, vexé, rageur, le chef de l'organisation F.J.L.O.U. Reprit la bobine que lui tendait Ali Babouch et sortit à grands pas, salué par la courbette moqueuse du serviteur Mahmoud. Il comprenait maintenant pourquoi il avait si facilement retrouvé la piste de l'ingénieur. Tout le reportage télévisé était truqué! Coquetier s'était placé exprès devant une fenêtre pour lui permettre de déterminer la position de la maison par rapport au parc, dont Œil-de-Lynx avait complaisamment donné le nom. Quant à l'enregistrement, il avait été fait par Fantômette, évidemment,

« Ah! La petite canaille! Elle me donne du fil à retordre! Mais ça ne va pas se passer comme ça! Tu ne connais pas encore Johnny Baratino, ma petite! »

Il remonta dans sa voiture, démarra en trombe. À dix mètres derrière lui, la 2 CV d'Œil-de-Lynx se mit également en route. Le reporter saisit son émetteur de radio pour envoyer un message à Fantômette :

« Il vient de partir. Je ne sais pas encore s'il va chez lui ou s'il retourne au pavillon... Je vais essayer de ne pas le lâcher, mais il va vite... »

— À quel endroit êtes-vous? demanda Fantômette qui était toujours perchée sur sa branche d'arbre.

— Nous arrivons sur la place de Pique... Heureusement que

mon bonhomme est gêné par les encombrements, sinon il aurait déjà filé... Nous entrons dans la rue Cornevache...

— J'ai l'impression qu'il ne revient pas par ici...

— Oui, nous nous éloignons du parc Miron-ton... Nous sommes maintenant dans la rue Guétapan... Oh! Le voilà qui s'arrête... Il manœuvre pour stationner... Je vais essayer de trouver une place libre... Il n'y en a pas... Tant pis, je reste en double file...

— Que fait Baratino?

— Il est descendu de voiture... Il entre dans un hôtel... *l'Hôtel Guétapan.*

— Très bien. Il doit habiter là, maintenant. Vous pouvez repartir.

— Non, non, je descends. Je vais le suivre. J'aimerais voir ce qu'il va faire.

— Inutile, Œil-de-Lynx. Tout ce qu'il nous fallait, c'était son adresse. Revenez vite!

— Non, je veux examiner cet hôtel d'un peu plus près... Voilà, j'arrive devant l'entrée... J'ouvre la porte... j'entre... Aaaah!»





CHAPITRE XI

Les violettes

L'émission venait de s'arrêter net. Fantômette appela avec anxiété : « Allô! Œil-de-Lynx? Allô! M'entendez-vous? Répondez, que se passe-t-il? Ah! Bon sang de bonsoir! Qu'est-ce qu'il lui est arrivé? Je lui avais pourtant dit de ne pas entrer dans cet hôtel de malheur! »

Elle escamota L'antenne de son poste, le glissa avec les jumelles dans un petit sac de plage et descendit de son chêne. Elle remplaça son masque par des lunettes noires, s'enveloppa dans sa cape et sortit du parc Miron-ton. Un autobus la conduisit jusqu'à la rue Cornevache, d'où il lui fut facile de gagner à pied la rue Guétapan.

Au coin de la rue, elle acheta à une petite marchande de fleurs un bouquet de violettes. La nuit tombait. La jeune aventurière poursuivit son chemin en levant le nez. Elle eut vite fait de découvrir ainsi une enseigne lumineuse traçant en lettres vertes *Hôtel Guétapan*, quoique cette enseigne fût à demi cachée par les échafaudages d'une maison voisine en cours de réfection.

Ayant donc trouvé l'enseigne et par conséquent l'endroit où devait se trouver le journaliste, elle traversa la rue, poussa doucement la porte, entra dans un couloir où se trouvait percé une sorte de guichet. L'hôtelier était derrière ce guichet, plongé dans la lecture de *France-Flash*. Comme il tenait le journal grand ouvert devant ses yeux, il ne vit pas passer Fantômette qui se glissa dans le couloir avec la souplesse d'un chat, après avoir jeté un rapide coup d'œil au tableau des clefs, où manquaient les numéros 4 et 5. Silencieusement, sur la pointe des pieds, elle commença à monter l'escalier...

« Bon! La première partie de l'opération est terminée. Il fallait entrer dans la place, et j'y suis. Deuxième partie : trouver la chambre du Grand Filou. »

L'hôtel comportait trois étages. Au premier, quatre chambres. Son sac de plage sur l'épaule, son bouquet de violettes à la main, Fantômette chercha la porte n° 4 et colla son oreille sur le battant. Silence. Elle frappa un coup léger. Une voix féminine demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

— Je vends des violettes ! »

La porte s'entrouvrit et une tête couverte de bigoudis se montra. La tête appartenait à une grosse dame qui dit sèchement : « Je regrette, mais je ne peux pas supporter l'odeur de ces fleurs-là, ça me donne le rhume des foin. Moi, je n'aime que les roses ! »



Et elle claqua la porte. Fantômette n'insista pas. Elle monta jusqu'au troisième étage, s'arrêta devant le n° 5. Ce devait être la chambre louée par Johnny Baratino. Elle écouta, n'entendit aucun bruit. Alors, elle tourna doucement le bouton, poussa, entra.

La pièce était plongée dans l'obscurité. La jeune fille tâtonna pour trouver un interrupteur, le découvrit et appuya. Une lampe s'alluma.

« Haut les mains ! »

Devant elle, assis dans un fauteuil, Johnny Baratino pointait vers elle un pistolet. Il dit, narquois : « Bonsoir, ma très chère. Comme c'est gentil de venir me rendre visite ! Je t'attendais, justement. Oui, je guettais par la fenêtre et j'avais donné l'ordre au patron de te laisser passer. Il ne t'a rien dit, n'est-ce pas ? Il devait être en train de lire son journal. »

Fantômette pâlit légèrement, en se rendant compte qu'elle venait d'être prise au piège. Mais elle se ressaisit vite et demanda en

souriant : « J'espère que je ne suis pas venue pour rien? Parce que ce n'est pas votre vilaine tête qui m'intéresse, mais le visage sympathique d'Œil-de-Lynx.

— Ah! Tu veux savoir ce qu'il est devenu, ce jeune farfelu? Oui, il est ici. Mais il aurait sûrement mieux agi en restant où il était. Parce qu'il a des ennuis, en ce moment. »

Fantômette écoutait, immobile. La conversation radiophonique brusquement interrompue lui avait annoncé ce que Baratino venait de confirmer : le reporter était prisonnier quelque part dans l'hôtel.

Elle posa sur le sol son sac de plage et garda les violettes à la main pour en respirer le parfum. Elle demanda : « Quel genre d'ennuis?

— Je crois qu'il saigne un peu du nez. Oui, il a cogné son nez contre le poing de mon ami Gégène le Pot.

— Où est-il?

— Le reporter? Dans la salle de bain. Comme nous ne savions pas où le mettre, nous l'avons fourré dans la baignoire où il s'est endormi. »

Sans s'occuper du pistolet qui était toujours pointé vers elle, Fantômette poussa la porte de la salle de bain et entra. Le reporter était effectivement assis dans la baignoire, l'air somnolent. Son visage portait des traces de coups. Fantômette se tourna vers Baratino, indignée : « Espèce de brute! Vous lui avez tapé dessus! »

L'espion grimaça un sourire.

« Évidemment. Il refusait de me dire où se trouve l'ingénieur Coquetier.



— Et il vous l'a dit?

— Pas encore. Mais maintenant, il va parler. Et quand je saurai où se trouve l'ingénieur, je lui appliquerai le même traitement pour qu'il me dise où est cachée la bande magnétique.

— Non.

— Comment?

— Je dis : non. Vous ne ferez rien de tout cela.

— Et pourquoi donc?

— Parce que vous serez arrêté avant.»

Baratino se toita à rire franchement, « Allons donc ! Je ne vois pas qui pourrait m'empêcher de réussir cette affaire.

— Moi.

— Toi? Mais, ma pauvre petite, tu ne t'es pas regardée! Pour qui se prend-elle, cette mauviette? Elle est au bout de mon pistolet, et elle veut me donner des ordres? Un petit coup de doigt sur la détente, et hop! Plus de Fantômette!

— Oh! Oh! Qu'il est méchant, le monsieur! J'espère tout de même que vous viendrez à mon enterrement, cher Johnny?

— Ouais, c'est ça, je t'apporterai des fleurs... »

— Comme celles-ci? Des violettes?

— Si tu veux.

— Elles sont jolies, n'est-ce pas? Et elles sentent bon. Tenez, sentez-les!... »

Et Fantômette lui lança le bouquet à la figure en abattant son poing sur le pistolet qui tomba sur le sol. Elle bondit vers la porte, l'ouvrit... et se trouva nez à nez avec une espèce de géant à tête de Hun. Elle se baissa vivement, essayant de lui filer entre les jambes, mais le géant était plus agile que son volume aurait pu le laisser croire, et il empoigna Fantômette par le cou, l'empêchant de fuir. Baratino s'empressa de ramasser son arme et s'écria triomphalement : « Ha! Ha! On voulait me fausser compagnie? Pas si vite, ma belle ! Mon nouvel adjoint est là... Je te présente Gégène le Pot. Il est toujours là quand on a besoin de lui, sauf quand il est au bistrot d'en face. Car je suppose que tu viens d'aller boire un coup, hein, Gégène?

— Oui, patron. J'avais soif. J'ai toujours soif.

— Bon. Alors maintenant que tu as bu, ficelle-moi cette jeune hurluberlue sur une chaise, et réveille l'autre idiot de journaliste. Nous allons pouvoir le faire parler. »

Le gros Gégène eut quelque mal à attacher une Fantômette transformée en chat sauvage qui se débattait, lui lançait des coups de pied et de poing, le griffait et le mordait. Quand il parvint enfin à l'immobiliser, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il souffla comme les freins du métro et grogna : « Ouf, ça y est, chef! »

Johnny Baratino avait assisté aux efforts déployés par son

complice avec un demi-sourire. Il s'amusait.

« Très bien, Gégène, bel effort! Elle n'est pas commode, n'est-ce pas?

— Ah! Non... Elle m'a donné chaud. Je viderais bien un pot, chef...



— Plus tard. Quand le reporter aura parlé. Amène-le ici. »

Baratino jeta le mégot de la cigarette qu'il venait de fumer dans un vase de faïence bleue qui se trouvait sur une table, puis en alluma une autre, s'assit sur un divan et envoya une bouffée de fumée au plafond. Gégène jeta un verre d'eau au visage d'Œil-de-Lynx, le sortit de la baignoire, et le fit asseoir sur un fauteuil auquel il l'attacha solidement, face à Fantômette qui était également ligotée à une chaise. Baratino s'écria : « Alors, mon vieux, vous voilà réveillé! Très bien! Vous allez maintenant nous dire où est Coquetier? »

Le reporter ouvrit les yeux, regarda autour de lui en essayant de reprendre ses sens. Il aperçut Fantômette, « Oh! Vous êtes ici?

— Oui, mon cher Œil. Fantômette en personne. Désolée de ne pouvoir vous serrer la main, mais il se trouve que notre ami Johnny m'a ficelée une fois de plus sur une chaise. C'est une manie, chez lui. Et d'ailleurs...

— Assez! Coupa Baratino, nous avons déjà perdu trop de temps. Œil-de-Machin, où est l'ingénieur? Tu dois le savoir, puisque tu as fait cette émission de télé avec lui. Parle! »

Œil-de-Lynx secoua la tête et répondit :

« Je n'ai pas du tout envie de parler. D'abord, je n'ai rien à vous

dire, ensuite ça me fatigue. Bonsoir!

— Je lui cogne dessus, patron? demanda Gégène le Pot.

— Non. Tu as bien vu que ça ne sert à rien. Nous allons employer un autre système... Je vois que ce cher Œil-de-Lynx a une très jolie cravate en laine tricotée. Enlève-la, Gégène. »

Le gros Gégène sursauta.

« Moi? Lui enlever sa cravate? Pourquoi? Vous n'allez pas m'obliger à mettre ce truc-là, patron?

— Mais non, gros bêta ; ce n'est pas pour toi.

— Ah! Bon, j'aime mieux ça. »

Il ôta la cravate du reporter.

« Et maintenant?

— Passe-la autour du cou de Fantômette, et serre bien fort. »



Œil-de-Lynx poussa un cri, « Mais ça va l'étrangler!

— C'est exactement ce que je veux. À moins que notre ami ne consente à parler? »

Œil-de-Lynx soupira et dit avec résignation :

« Bon, vous avez gagné, le vais vous le dire.

— Ne lui dites rien! cria Fantômette.

— Il le faut, sinon ils vont vous tuer. Coquetier est dans la maison où nous avons fait l'émission de télévision, près du parc Mironton. Elle lui a plu et il l'a louée hier. »

Johnny Baratino ricana :

« Ça ne prend pas, mon petit! Tu nous racontes des blagues. Le pavillon, vous vous en êtes servis uniquement pour m'attirer dans

un piège. Je suis bien certain que Coquetier ne s'y trouve plus. D'ailleurs, quand je suis entré dans le pavillon pour prendre la lampe, il n'y avait personne.

— C'est possible, dit Œil-de-Lynx. L'ingénieur devait se rendre au siège d'une société pétrolière, pendant que Fantômette et moi étions occupés à surveiller son logis. Et comme il prévoyait que vous seriez toujours disposé à lui voler la bande magnétique, il l'a sortie de la lampe et l'a remplacée par une bobine que Fantômette a enregistrée sur mon magnétophone personnel.

— Un enregistrement exquis! dit Fantômette.

— Je sais! » Dit Baratino en sortant de sa poche la bobine et en la jetant sur la table. Il marcha de long en large dans la chambre, réfléchissant, puis s'écria : « Alors, où est-elle maintenant, la vraie bande magnétique?

— Demandez-le à Coquetier! dit Œil-de-Lynx.

— Et Coquetier, où est-il?

— Il a dû rentrer dans son pavillon. »

L'homme aux yeux bleus continuait de faire les cent pas, pensivement. Il prononça à mi-voix : « Tout ce que vous me dites paraît vraisemblable, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous n'avez pas donné à la police l'adresse de l'hôtel ou nous sommes... Vous avez déjà livré mes hommes au commissaire Bourru... Pourquoi pas moi? »

Fantômette se chargea de répondre :

« En effet, le commissaire est venu cueillir vos complices rue Caroline. Mais vous, vous êtes le gros morceau. La vedette. J'ai l'intention de procéder moi-même à votre capture. On a sa petite fierté personnelle, vous comprenez? Quant à mon ami Œil-de-Lynx, il est journaliste et entend bien faire son reportage jusqu'au bout. Si la police intervenait trop tôt, il n'aurait plus rien à dire.

— Petite peste!

— Donc, nous n'avertirons le commissaire Bourru que lorsque tout sera fini. Vous serez livré ficelé, emballé, cacheté, et recommandé avec accusé de réception.

— En attendant, c'est vous qui êtes emballés! Ma petite, tu n'arriveras à rien. Et surtout pas à m'empêcher de récupérer la bobine magnétique. Gégène, tu vas rester ici pour tenir compagnie à nos hôtes et faire attention qu'ils ne s'échappent pas.

— Bien, patron. Mais je ne vais pas boire un petit coup de bière avant?

— Plus tard, plus, tard...

— C'est que j'ai soif, patron.

— Dès que je serai de retour, tu pourras aller au bistrot.

— Dépêchez-vous alors.

— Ce ne sera pas long. Il fait nuit maintenant, et on circule mieux. Je serai là dans vingt minutes. »

Il jeta sa cigarette dans le vase. Avant de refermer la porte, il lança aux deux prisonniers, sur un ton qui n'annonçait rien de bon : « Quand je reviendrai, je m'occuperai de vous! »



CHAPITRE XII

Évasion

Le gros Gégène le Pot se laissa tomber sur le divan, tira son mouchoir, s'épongea le front et soupira : « Ah ! Ce qu'il fait chaud ! Ils sont fous de faire marcher les radiateurs en cette saison !

— Les radiateurs sont fermés, monsieur Gégène », dit Fantômette.

Le bandit se leva, vérifia que les radiateurs étaient effectivement froids, et soupira.

« C'est vrai, ils sont éteints. C'est moi qui ai chaud.

— Évidemment, dit Fantômette, vous avez chaud et cela vous donne soif. Très soif.

— Ah ! Oui, je crève de soif.

— Un bon demi de bière fraîche vous ferait du bien.

— Sûr !

— Il y en a en face, au café.

— Je le sais ! Mais le patron m'a défendu de sortir...

— Bah ! Qu'est-ce que ça peut bien faire, puisque nous sommes attachés... Nous n'allons tout de même pas nous sauver avec nos sièges !

— Ça, c'est vrai... »

Perplexe, Gégène contemplait ses prisonniers en se caressant le menton. Le malheureux était pris entre sa soif et la peur de contrevenir aux ordres reçus.

En le voyant hésiter, Fantômette lança perfidement : « Il est tard, et le bistrot va bientôt fermer... »

Alors, Gégène se décida.

« Bon, j'y vais en vitesse. Mais vous ne direz pas au patron que je suis sorti ?

— Mais non, voyons!

— Alors, je reviens tout de suite... »

Et il sortit en toute hâte, non sans toutefois donner un tour de clef. À peine la porte fut-elle refermée, que Fantômette se mit à gigoter comme si elle était soudain en proie à une crise d'épilepsie. Œil-de-Lynx ouvrit de grands yeux.

« Mais que vous arrive-t-il donc ?

— J'essaie de déplacer ma chaise. Ce n'est pas très commode... »

Ce n'était pas commode en effet, mais à force de se balancer sur le siège, la jeune aventurière réussit à se rapprocher de la table.

Le journaliste était de plus en plus intrigué.

« Que voulez-vous faire ?

— Atteindre ce vase.

— Pourquoi ?

— Vous ne voyez pas que la cigarette fume ? »

La cigarette que Baratino avait jetée avant de sortir continuait de brûler. Le journaliste demanda : « Vous voulez l'éteindre ?

— Surtout pas ! »

Quand elle se trouva contre la table, elle pencha la tête en avant et renversa le vase. Puis elle saisit délicatement la cigarette entre les dents et recommença son exercice de gymnastique en se dirigeant vers Œil-de-Lynx, qui avait enfin compris le but de l'opération. Fantômette s'approcha du journaliste et appliqua le bout incandescent de la cigarette sur la cordelette qui immobilisait le prisonnier. En quelques instants, il se trouva libéré, et put détacher la jeune fille.

« Merci, mon cher Œil. Et maintenant, du vent !

— La porte est fermée à clef, objecta le reporter.

— Oui, mais pas la fenêtre.

— Hein ? Vous voulez que nous sortions par là ? Nous n'allons pas sauter du troisième étage sans parachute !

— Non, mais nous allons prendre un petit ascenseur spécial.

— Un ascenseur ?

— Regardez ! »

Fantômette avait ouvert la fenêtre. Elle se penchait au-dehors et désignait l'échafaudage qui s'élevait le long de la maison voisine.

« Il suffit d'enjamber notre balcon, de nous pencher un peu et de saisir cette corde qui pend jusqu'au trottoir. Un exercice enfantin. Vous n'avez jamais fait une séance de portique, à l'école ?

— Oh ! Si...

— Allons, allons-y. Passez devant, je vous suis. »

Œil-de-Lynx commença son évasion acrobatique. Fantômette prit sur la table le ruban magnétique, le glissa dans son sac de plage qu'elle accrocha à son cou et sortit à la suite du reporter. La nuit était

noire, sans étoiles ; la rue, assez peu éclairée, sauf par l'enseigne de l'hôtel qui se trouvait juste au niveau de nos deux héros. Mais personne heureusement, parmi les rares passants, ne songeait à lever le nez pour inspecter la façade. Œil-de-Lynx saisit la corde et se laissa glisser vers le bas. Fantômette fit de même.

Ils n'étaient plus qu'à la hauteur du premier étage, lorsque la jeune fille souffla : « Stop! Ne bougez plus !... »

De l'autre côté de la rue, la porte d'un café s'ouvrait. Gégène le Pot apparut. Il s'essuya la bouche d'un revers de manche, traversa et s'engouffra dans l'hôtel.

« Bien ! Allons-y... »

L'instant d'après, Fantômette et le reporter touchèrent terre.

« Et maintenant? demanda Œil-de-Lynx.

— Allons chez l'ingénieur. J'espère que nous arriverons avant que Baratino ne lui ait pris la vraie bande magnétique. Où est votre voiture?

— Tout près d'ici.

— Bien. Mettez-la en marche et faites demi-tour. Je vous rejoins dans une seconde...

— Où allez-vous?

— Un coup de fil à donner. »

Fantômette entra dans le café, téléphona et ressortit en courant. Elle plongea dans la 2 CV dont le moteur hurla d'une manière assourdissante. Puis elle revêtit le costume qu'elle portait généralement lors de ses grandes expéditions : un corsage de soie jaune et une cape de soie rouge et noir. Elle fixa la cape au moyen d'une agrafe d'or en forme de F majuscule, se coiffa d'un bonnet à pompon et cacha son visage sous un masque.

« Ouf ! Je me sens mieux comme ça! Quand je porte un costume de ville, j'ai l'impression d'être déguisée... Hé, ralentissez, mon cher Œil, nous arrivons près du parc Mironton. »

La voiture s'arrêta devant le pavillon. Fantômette descendit, escalada la clôture en un éclair et courut vers le bâtiment dont une fenêtre du rez-de-chaussée était éclairée. Cette pièce était celle où l'émission de télévision avait été faite. La jeune fille jeta un coup d'œil à l'intérieur et poussa un cri. D'un rétablissement, elle monta sur l'appui de la fenêtre et sauta à l'intérieur.

L'ingénieur gisait sur le parquet, inanimé.

Fantômette se précipita, s'agenouilla et souleva doucement la tête de Coquetier qui gémit de douleur. Sur sa tempe, une bosse rouge grossissait à vue d'œil.

La jeune fille courut vers un lavabo, humecta une serviette d'eau fraîche et bassina la tempe de l'ingénieur. Œil-de-Lynx venait d'entrer lui aussi par la fenêtre. Il s'écria : « Mille tonnerres! Nous

arrivons trop tard!

— J'en ai peur, oui. Baratino est passé par ici...

— Vous pensez qu'il a pris la bande magnétique, cette fois-ci?

— Je le crains. »

Coquetier ouvrit les yeux, fit la grimace et toucha sa tempe en balbutiant : « Ouille! Houlà! Il a tapé fort, cet affreux !

— Baratino, n'est-ce pas? demanda Fantômette.

— Oui. Il m'a donné un coup de crosse avec son revolver.

— Il a pris le ruban magnétique? »



« Mille tonnerres ! Nous arrivons trop tard ! »

L'ingénieur fit un signe affirmatif. Il semblait avoir de la peine à parler. Fantômette courut lui chercher un verre d'eau qu'il avala d'un trait. Il put alors expliquer :

« Je pensais que ce vaurien avait été arrêté et que je ne craignais plus rien. Mais il est revenu il y a un quart d'heure et m'a menacé avec son arme. Il paraissait furieux...

— Évidemment, ça ne lui plaisait pas du tout d'avoir pris la fausse bande.

— Non, ça ne lui plaisait pas. Et il m'a forcé à lui remettre la vraie. Je l'avais cachée dans un paquet de cigarettes... Et maintenant, pour retrouver ce bandit...

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Je m'en charge. »

Elle se tourna vers Œil-de-Lynx.

« Aidez-moi à le porter sur le lit. »

L'ingénieur fut allongé, et Œil-de-Lynx téléphona à un médecin.

« Désolée de ne pas attendre son arrivée, dit Fantômette, mais je vais courir après votre voleur. Dans une heure, je vous rapporterai votre bande magnétique.

— Est-ce possible? Comment allez-vous faire?

— Bah! Je me débrouillerai. Vous venez, Œil? »

Fantômette et le journaliste quittèrent le pavillon et remontèrent dans la 2 CV. Œil-de-Lynx demanda :

« Et maintenant, où allons-nous?

— Vous ne le devinez pas?

— Non...

— Nous allons à l'endroit où Johnny Baratino a déposé la bande.

— A l'ambassade de Turbanie?

— Bravo! Vous n'êtes pas trop bête, quand vous le voulez.

— Merci du compliment! »

Il écrasa l'accélérateur, traversa un carrefour où une horloge lumineuse indiquait minuit. Il murmura :

« L'ambassadeur de Turbanie sera peut-être au lit, à cette heure-ci?

— C'est bien possible. Je vais lui chatouiller les doigts de pieds jusqu'à ce qu'il me dise où il a mis la bobine. Chacun son tour de jouer les bourreaux.

— Et vous croyez qu'il va parler?

— Évidemment. On ne vous a jamais chatouillé les pieds? C'est un supplice chinois très efficace. »

Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant la grille de l'ambassade. Plusieurs fenêtres éclairées indiquaient que tout le monde n'était pas couché.

Fantômette sortit ses jumelles et examina longuement les

grandes baies vitrées du rez-de-chaussée.

« Oui, c'est bien une réception. J'aperçois Ali Babouch. Il tient un verre et il a l'air très content de lui... Évidemment, il a maintenant la bande magnétique... Je vois aussi un petit garçon noir habillé à l'orientale, avec un tarbouch sur la tête...

— C'est Mahmoud. Il était au service de l'ingénieur Coquetier. »

Fantômette donna les jumelles au reporter qui regarda à son tour ce qui se passait dans les salons de l'ambassade. Il hocha la tête et murmura, sceptique :

« Avec tout ce monde, vous ne parviendrez pas à vous approcher de l'ambassadeur, et encore moins à lui chatouiller les doigts de pieds... Comment pouvez-vous espérer lui reprendre la bande magnétique?

— Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer, a dit-je ne sais plus quel chef d'État. Je vais essayer quelque chose. Si vous me donnez un petit coup de main, ça ira peut-être... Mais vous allez courir quelques risques...

— Bah! Cela fait partie de mon métier de reporter. Que faut-il faire?

— Vous voyez ces deux gardes à l'entrée?

— Je les vois bien, parbleu! Ce sont eux qui se sont amusés à crever les pneus de ma voiture.

— Ah! Ils vous connaissent?

— Oui.

— C'est ennuyeux, ça... Bon, nous allons tâcher d'arranger les choses... »

Elle se pencha pour prendre son sac de plage, en sortit une boîte rectangulaire qui avait à peu près les dimensions d'un coffret à cigares, et souleva le couvercle.

Sous ce volume réduit, la boîte contenait tout un nécessaire à maquillage. Des fards, de la poudre de riz, du fond de teint, des mèches postiches, une fausse moustache...

« Mon cher Œil, vous allez changer de visage. Mettez ces lunettes noires, cette moustache, et barbouillez-vous la figure avec cette pâte ocre... Prenez ce peigne et rabattez votre mèche sur le nez... très bien... »



Avec l'aide de Fantômette, le journaliste procéda à la transformation. Quand il fut prêt, la jeune fille lui fit prendre son appareil photo, son flash électronique, et donna ses directives :

« Pour que je puisse entrer, il faut créer une diversion. Vous allez occuper ces deux gardes en les photographiant! Arrangez-vous pour les éblouir au maximum avec le flash. Pendant ce temps, je franchirai la grille.

— Je veux bien, mais quand vous serez dans l'ambassade, vous ne serez guère avancée...

— Si. Soyez tranquille, tout ira bien. Ah! Un détail... tenez-vous prêt à repartir le plus vite possible.

— Entendu! Mais que faites-vous? » Fantômette avait sorti de son sac une écritoire, du papier et une enveloppe. Elle répondit :

« J'écris une petite lettre à Son Excellence... »

La jeune aventurière plia la feuille en quatre, la glissa dans une enveloppe, ajouta la petite bobine magnétique, cacheta ; puis elle prit dans sa boîte à maquillage un flacon rempli d'un liquide noir, le glissa dans sa poche et dit :

« Je suis prête! Nous y allons?

— Allons-y! Je ne sais pas ce que vous manigancez, mais j'imagine que le résultat sera surprenant! »

Armé de son flash et de l'appareil photo, il s'approcha des gardes qui barraient l'entrée. Il entama avec eux des pourparlers, leur faisant savoir qu'il préparait un grand reportage sur la Turbanie et que leur portrait illustrerait merveilleusement son article. Flattés, les deux gardes prirent des poses avantageuses devant l'objectif, tandis qu'Œil-de-Lynx s'arrangeait pour leur envoyer dans les yeux l'éclair aveuglant

de son réflecteur. Ils ne purent pas voir la mince silhouette sombre qui se glissait dans les jardins de l'ambassade.

Fantômette jeta un coup d'œil sur le cadran de sa montre, où les aiguilles phosphorescentes marquaient minuit et quart. Elle se cacha derrière une haie de troènes, se mit à quatre pattes et s'approcha des bâtiments de l'ambassade. Pendant un long moment, elle resta immobile, épiant le mouvement des invités qui se trouvaient dans le salon. Quelques-uns dansaient au son d'un tourne-disque ; d'autres bavardaient, allongés sur des divans ou assis sur des poufs en cuir marocain ; Mahmoud circulait entre les groupes, portant un plateau sur lequel se trouvaient des verres. Fantômette attendit qu'il passe derrière la plus proche fenêtre, puis elle l'appela à mi-voix en lui faisant signe.

Mahmoud tourna la tête vers le jardin, aperçut la jeune fille masquée qui le regardait en souriant. Il eut un mouvement de surprise, recula d'un pas et s'immobilisa. Fantômette répéta :

« Mahmoud! Viens, j'ai quelque chose à te dire... »

La curiosité fut la plus forte. Mahmoud posa son plateau, sortit de l'ambassade et s'approcha de Fantômette.





CHAPITRE XIII

Mahmoud

Johnny Baratino se frottait les mains. Il venait de remettre à Son Excellence Ali Babouch la bande magnétique que l'ingénieur lui avait donnée sous la menace. Ali Babouch avait mis la bande en place sur son magnétophone en disant :

« J'espère que c'est la bonne, cette fois-ci! » L'appareil avait parlé. L'ambassadeur avait reconnu la voix de Coquetier qui disait :

La poche de gaz naturel se trouve à deux cent trente kilomètres au nord d'Amel Simbou, et à vingt-huit kilomètres à l'ouest du fleuve Loukoum. La profondeur, variable selon les sondages, indique que...

Ali Babouch avait souri, puis il s'était assis à sa table et avait signé un gros chèque en disant :

« Vous avez eu quelques difficultés mais puisque la mission est remplie, tout est bien. Louons Allah ! »

Baratino avait glissé le chèque dans sa poche avec la satisfaction du devoir accompli. Il était monté dans sa voiture, avait repris le chemin de l'*Hôtel Guétapan*.

Après avoir monté les trois étages, il était entré dans sa chambre. Là, il avait pu constater l'absence de Gégène le Pot.

Et, à la place du gros assoiffé, il avait trouvé un personnage inattendu. Un personnage dont la présence lui fit faire la grimace.

Le commissaire Bourru.

Ali Babouch lui aussi se frottait les mains. Il avait en sa possession la précieuse bande magnétique, et grâce à cet objet inestimable, il allait conserver son poste d'ambassadeur. C'est avec un

large sourire qu'il avait accueilli ses invités. Il éprouvait la forte envie de crier à haute voix : « Je sais où se trouve le plus riche gisement de gaz naturel qui soit au monde! »

Mais il se gardait bien de révéler son secret. Entremêlant les courbettes, les baisemains et les compliments, il jouait son rôle de maître de maison prévenant, attentif à satisfaire le moindre désir de ses hôtes. Il veillait à la bonne répartition des petits fours et du Champagne, et donnait à tous l'impression d'être l'homme le plus heureux de la terre.

Ce bonheur ne dura pas. Ali Babouch vit s'avancer vers lui le petit Mahmoud qui s'inclina en présentant une enveloppe posée sur un plateau d'argent. L'ambassadeur déchira l'enveloppe, y trouva une petite bobine magnétique et une feuille de papier où il lut ces mots :

La bande que je vous ai remise tout à l'heure est fausse. Celle-ci est la bonne. Mille excuses.

J.B.

Ali Babouch grinça des dents.

« Par la barbe du Prophète! Encore une erreur... L'ingénieur aurait donc donné des indications trompeuses sur la position de la poche de gaz?... Il faut tirer cela au clair! »

Masquant son mécontentement derrière un sourire destiné à ses invités, l'ambassadeur monta l'escalier de marbre noir qui menait à son bureau, suivi par Mahmoud qui lui collait aux talons. Il entra dans le bureau, s'approcha d'une boiserie incrustée de mosaïques, appuya sur le centre d'une rosace. Un panneau de bois pivota, démasquant une cavité dans laquelle Ali Babouch plongea la main. Il en sortit une bobine qu'il posa sur la table, à côté de celle que Mahmoud venait de lui remettre.

Puis il prit son magnétophone en grognant:

« J'aimerais tout de même bien savoir laquelle est la bonne! »

Il allait mettre en place le ruban extrait de la cachette, quand Mahmoud poussa un cri en désignant la fenêtre :

« Oh! Fantôme! »

L'ambassadeur regarda dans la direction désignée. Il aperçut l'aventurière assise sur une chaise en rotin, dans le jardin. La lumière qui éclairait le jet d'eau d'une vasque permettait de distinguer nettement le rouge de sa cape et le jaune de son vêtement de soie.

« Que fait-elle là? demanda Ali Babouch en s'approchant de la fenêtre... Serait-elle en train de nous espionner?



- J'y vais! » Cria Mahmoud en sortant précipitamment. Ali Babouch se mordit les lèvres en fronçant les sourcils. Cette gamine, s'occupait donc toujours de ses petites affaires? Il faudrait demander à Baratino de l'en débarrasser...

Il se retourna, revint à la table et s'apprêtait à mettre la bobine en place sur le magnétophone, quand il eut un mouvement de surprise. *Une seule bobine se trouvait sur la table.*

« Tiens! Mais... j'avais posé les deux ici... Mahmoud vient d'en emporter une ? Qu'est-ce qu'il lui prend? »

Un peu intrigué, l'ambassadeur enfila la bobine sur son axe, fit passer le ruban devant la tête magnétique, et appuya sur la touche de mise en marche, une voix claire s'éleva :

Si vous n'y voyez pas très clair, si tout vous paraît obscur, c'est parce que vous utilisez une vieille lampe à huile. Vous n'êtes pas moderne! Employez plutôt la pile Toutou! La pile Toutou ne s'use pas du tout!

Ali Babouch devint pâle comme la chair de la noix de coco. Il rugit :

« Par la barbe du Prophète! C'est la fausse bande! Mahmoud vient d'emporter la vraie!»

Il sortit en courant de son bureau, descendit l'escalier de marbre avec une précipitation tout à fait indigne d'un ambassadeur et déboucha dans le jardin en criant :

« Mahmoud! Où es-tu? Mahmoud! Viens ici ! »

Mahmoud était invisible. En revanche, Fantômette était toujours assise sur la chaise. L'ambassadeur serra les poings et l'apostropha:

« Dites-donc, vous! Qu'est-ce que vous faites ici? Avez-vous vu passer Mahmoud? »

Comme aucune réponse ne venait, il empoigna Fantômette par un bras et la secoua en criant :

« Alors, vous répondez quand on vous parle? Hein? Quoi? Mais... Par Allah! Qu'est-ce que cela veut dire?... »

Effaré, il découvrait avec ahurissement que l'être qu'il était en train de secouer *était Mahmoud !*

Un Mahmoud déguisé en Fantômette. S'il ne bougeait pas, c'est parce que ses mains étaient liées dans son dos, et s'il ne disait rien, c'est parce qu'un bâillon l'empêchait de prononcer la moindre syllabe...

Ali Babouch balbutia :

« Mais alors... si c'est toi, Mahmoud, qui est-ce, l'autre »

Il se redressa, laissa échapper un juron. D'un seul coup, la lumière se faisait dans son esprit. L'autre, parbleu! C'était Fantômette. Fantômette, qui s'était barbouillé la figure de noir, avait changé ses habits contre ceux de Mahmoud, et venait de s'enfuir avec la vraie bande magnétique en lui laissant la fausse!

Il courut comme un fou vers la grille d'entrée, apostropha les deux gardes.

« Mahmoud, l'avez-vous vu?

— Oui, dit l'un des gardes, il vient de sortir à l'instant même.

— Où est-il allé?

— Il est monté dans la voiture d'un photographe...Tenez, la voilà qui disparaît au bout de la rue... »

Affolé, l'ambassadeur courut vers sa Tigra, s'engouffra à l'intérieur, appuya sur le démarreur. La voiture resta parfaitement silencieuse. Il soupira :

« Ah! Ils ont tout prévu... Cette Fantômette est un vrai démon! »

Accablé, il revint dans les salons et dut faire un effort énorme pour sourire à ses hôtes.



Il dormit mal. Le lendemain matin, les journaux lui apprirent que la révolution venait de triompher en Turbanie : le nouveau gouvernement lui ôtait son poste d'ambassadeur.

*

**

« Vous en avez, une tête! dit Œil-de-Lynx en riant.

— Que voulez-vous, c'est le métier! Mais dans le fond, ça m'amuse beaucoup de me déguiser... »

Fantômette avait pris dans sa boîte à maquillage un tampon de coton enduit de vaseline, avec lequel elle se frottait le visage pour le débarrasser de sa couche de noir. Le reporter demanda :

« Vous avez chatouillé les pieds d'Ali Babouch?

— Non, je n'ai pas eu besoin de le faire. Je n'ai eu qu'à dire : « Je suis Fantômette, donnez-moi la bande magnétique! »

— Oh! Oh! Je vois qu'on ne peut rien vous refuser!

— On ne refuse rien à une jeune personne charmante comme moi...

— Ah! Ha! Si vous pouviez voir votre tête en ce moment, vous ne diriez pas ça...

— C'est vrai! J'ai tout l'air d'un clown... »

Ils rendirent visite à l'ingénieur qui avait reçu les soins d'un docteur. Il poussa un soupir de soulagement quand Fantômette lui remit la bande magnétique, mais s'étonna de voir la jeune fille déguisée en boy oriental. Elle expliqua ce qui s'était passé, regrettant seulement d'avoir dû abandonner son beau costume de soie.

« J'arrangerai cela, dit l'ingénieur. Le gisement de gaz naturel va me permettre de gagner une fortune, et je me ferai un plaisir de vous offrir dix, cent costumes de soie. Et même une maison de couture si vous le voulez...

— Hé, je ne dis pas non... Dessiner des robes, des manteaux, des jupes... Je crois que j'aimerais beaucoup cela.»

Œil-de-Lynx sourit.

« Vous croyez-vous capable de rester seulement cinq minutes sans courir après des voleurs?

— Ah ! J'avoue que ça me manquerait... »

Ils prirent congé de l'ingénieur Coquetier, et repartirent dans la huit. Fantômette bâilla :

« Quelle heure est-il?

— Deux heures du matin.

— Pas étonnant que j'aie sommeil... Tenez, vous allez me déposer au coin de cette rue, si cela ne vous gêne pas... Bonsoir, et merci pour la course... Ah ! J'oubliais... Vous pouvez dès maintenant préparer un article de journal ou un reportage sur la capture du fameux Johnny Baratino, gangster international et ex-chef de l'organisation F.I.L.O.U. qui a été arrêté avec son complice Gégène le Pot il y a une heure.

— Hein? Comment le savez-vous?

— En sortant de l'*Hôtel Guétapan*, j'ai téléphoné au commissaire Bourru pour lui donner la nouvelle adresse du bandit.

— Je comprends... Alors, toute cette affaire est terminée?

— Oui, parfaitement terminée.

— Déjà! Comme les heures passent vite, avec vous! C'est dangereux, mais on n'a pas le temps de s'ennuyer. Dites-moi, si jamais vous avez une nouvelle enquête en vue, faites-moi signe...

— Une nouvelle enquête? Mais, mon cher Œil, je m'occupe de dix affaires à la fois! L'héritage de Lord Macif, le truquage des courses de Neuilly, le vol du bourdon de Notre-Dame, la disparition du tombeau de Toutankhamon, l'affaire des faux Dali, que sais-je! Vous n'avez que l'embarras du choix...

— Je me demande où vous trouvez le temps de faire tout cela.

— Je me le demande aussi. D'autant plus que j'ai encore des devoirs à faire et des leçons à étudier. Bonne nuit, mon cher Œil !

— Bonne nuit, Fantômette! »

Elle sortit de la voiture et s'enfonça dans la nuit. Œil-de-Lynx hocha la tête en murmurant: « Quelle fille extraordinaire ! Parfois, j'ai du mal à m'imaginer qu'elle existe réellement... »



Notes

[←1]

Lire Fantômette et le Brigand, du même auteur.

Authentique.